



LETRES

ANCIENNES.

TOME I.^{er}

1825.



LETTRES
A ANAÏS,
SUR LA BOTANIQUE,

Par M.^r DARGASSIES, Homme de Lettres.

TOME PREMIER.

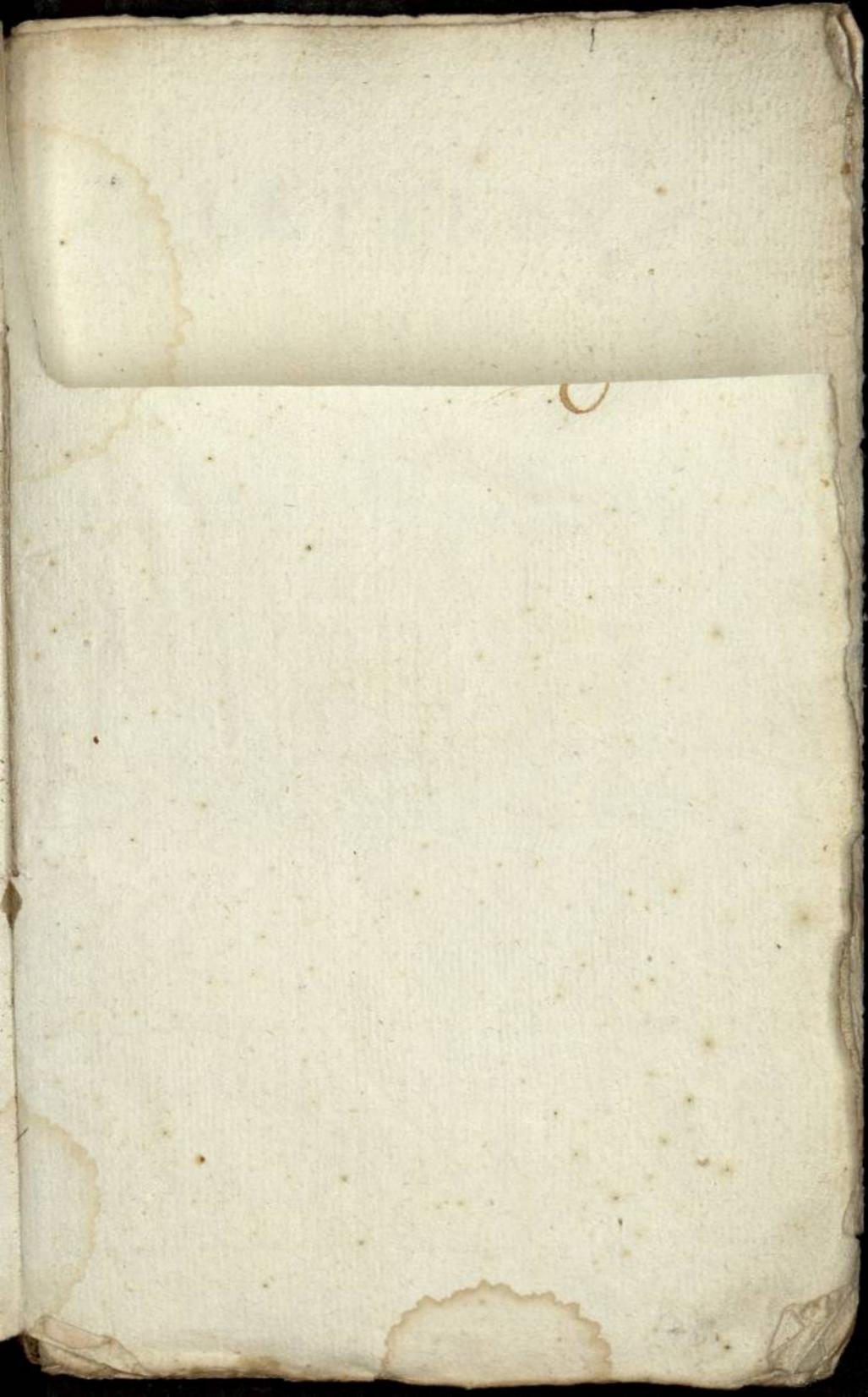
Priz, 4 fr., et 4 fr. 75 c. per la poste.

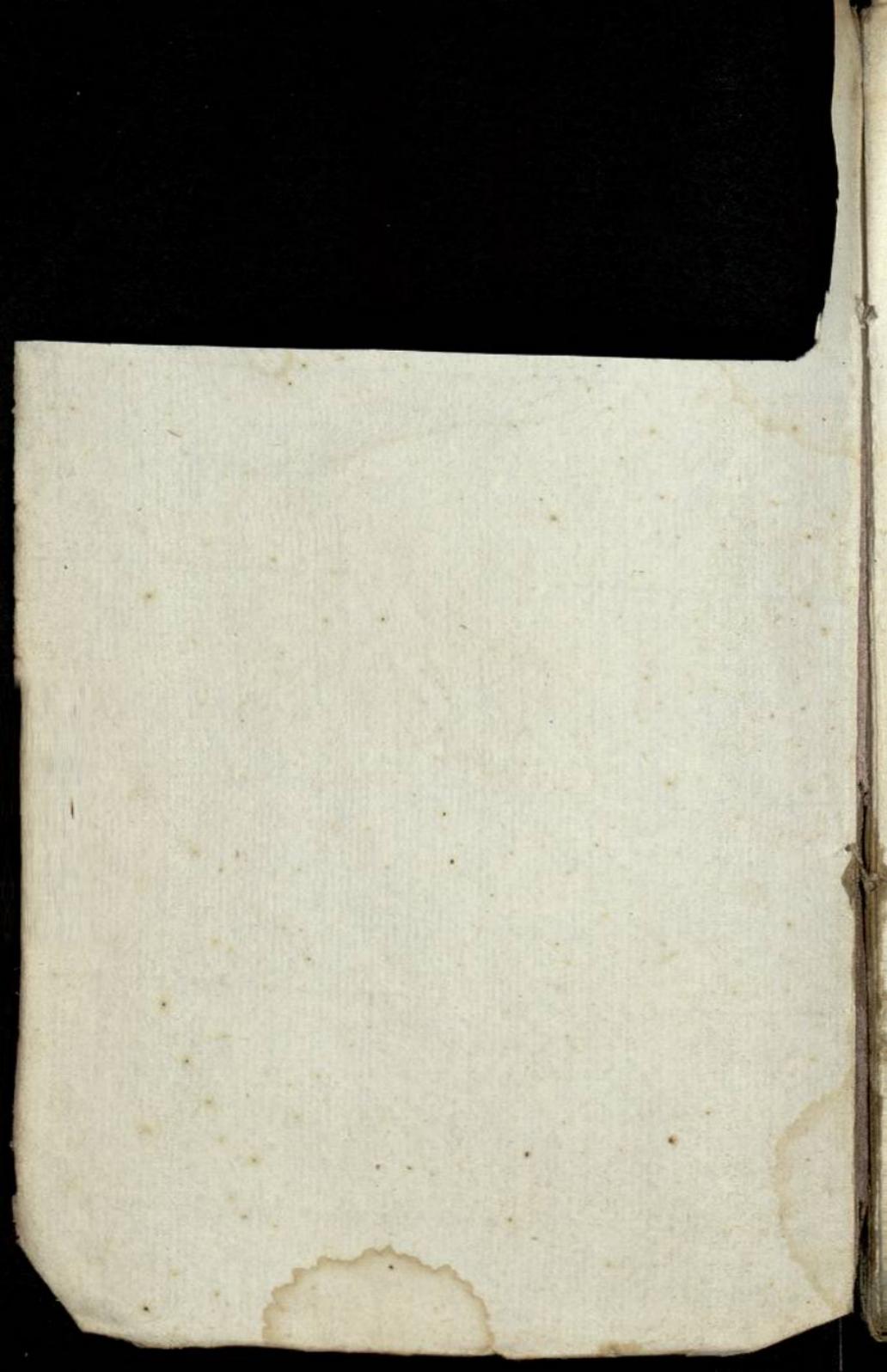


A TOULOUSE,

Chez J.-M. CORNE, Avocat, Imprimeur et Éditeur,
rue des Tierçaires, n.º 84.

hic liber pertinet
ad me iridou de Cortadi





LETTRES
A ANAÏS,
SUR LA BOTANIQUE.

Le soussigné, ayant fait le dépôt voulu par la loi,
poursuivra, devant les tribunaux, les contrefac-
teurs.

Cornes

Req PFXIX 366
(1)

LETTRES
A ANAÏS,
SUR LA BOTANIQUE,

Par M.^r DARGASSIES, Homme de Lettres.

TOME PREMIER.



A TOULOUSE,
Chez J.-M. CORNE, Avocat, Imprimeur et Éditeur,
rue des Tierçaires, n.º 84.

1825.



LETTRES
A L'ANALYSE
SUR LA BOTANIQUE

Par M. P. ROBERTSON, F.R.S.

TOME PREMIER



A TROISIEME
Chez J. M. COHEN, Libraire, Palais National, ci-devant de l'Assemblée
des Arts, ci-devant de la Convention, au Salon de Peinture, n. 21.

1787



AVERTISSEMENT.

LE *sujet de ces Lettres* est cette aimable partie des sciences naturelles, qui traite des végétaux ; qui étudie leurs fonctions et leurs caractères, et qui assigne à chaque plante la classe qui lui a été indiquée d'après les divers systèmes des naturalistes.

J'ai suivi le célèbre Tournefort dans sa méthode, et le savant naturaliste d'Upsal dans la sienne : le premier a établi son système sur la forme des fleurs, et le second sur leurs organes sexuels. M. de Jussieu, imitant Adanson, a suivi l'ordre des familles, et montré la

marche de la nature, en nous conduisant à la connaissance des plantes, par un système établi sur leurs affinités entr'elles; mais dans mes entretiens avec Anaïs, j'ai cherché seulement à lui être agréable, et j'ai décrit les fleurs d'après les deux systèmes plus faciles de Tournefort ou de Linné.

C'est donc principalement pour les dames que ce petit ouvrage est écrit; le goût pour les fleurs est, en général, celui de toutes les personnes du sexe, et parmi celles qui les cultivent, la forme, le parfum, la variété et l'éclat, sont les seules choses qui les séduisent. Les amuser et leur plaire, voilà ce que je me suis proposé; il eût été difficile d'atteindre ce but, en décrivant les plantes suivant leurs propriétés, et les secours que l'art en réclame pour l'utilité publique; on verra cependant que je n'ai pas toujours négligé cette partie essentielle dans ces lettres, mais

que j'en ai parlé sans prétention, et seulement *comme les gens du monde causent un peu de tout, sans rien approfondir ; beaucoup de femmes, sans doute, veulent être instruites, mais le plus grand nombre préfèrent être aimables.*

La mobilité de leur caractère, qui semble s'opposer aux difficultés de la science, les rapproche, au contraire, de tout ce qui peut séduire, et la nature, si prodigue envers elles, leur a donné sur le sexe qui les protège, une infinité d'avantages dont elles ne veulent se prévaloir que pour nous rendre heureux.....

Leur constitution physique ne se rapproche-t-elle pas de celle des fleurs ? la délicatesse des fibres, la mollesse du tissu cellulaire, les formes douces et gracieuses de cette moitié du genre humain, n'en font-elles pas, dans le premier

règne de la nature , le pendant du règne aimable des végétaux ? Si la fleur nous séduit par sa forme , par l'odeur qu'elle exhale , par la beauté de ses couleurs ; si elle nous intéresse si vivement par la faiblesse de ses organes , si elle nous invite à en chérir la culture pour garantir son existence et prolonger son éclat , la femme est-elle étrangère aux mêmes soins , aux mêmes secours , au même intérêt , pour la défendre contre ce qui peut s'opposer au développement de ses formes , de ses grâces et de sa beauté dont l'éclat est si séduisant ? Ces considérations m'ont fait choisir , de préférence , les deux systèmes dont j'ai décrit les principes ; on verra aisément que j'ai voulu inspirer aux dames , un goût plus décidé pour cette partie de l'histoire naturelle , en les attachant à chaque fleur par l'attrait de son sexe , indépendamment de ce qui peut leur plaire

par sa forme et par sa couleur. Anais
m'a déjà donné son suffrage : puissé-je,
en sa faveur, obtenir celui des per-
sonnes de son sexe!.....



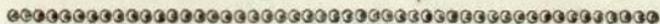
ENVOI.

C'EST pour vous, Anaïs, que, prenant la palette,
J'ai dessiné la rose, et peint la violette :
De la reine des fleurs, dessinant les attraits,
J'ai peint fidèlement votre image et vos traits.
Peut-être dans mes vœux, hélas ! trop téméraire,
Croyant, par cet hommage, être sûr de vous plaire,
J'ai parcouru l'empire où l'œillet et le thym,
Étalent, pour l'abeille, un précieux butin ;
Aurais-je pu sitôt quitter ces verts bocages,
Ces gazons émaillés, ces rians paysages,
Si le dieu que j'implore eût conduit près de moi,
La beauté qui possède et mon cœur et ma foi ?
Mais j'abandonne, enfin, le domaine de Flore,
Content de quelques fleurs qu'amour a fait éclore :
Recevez, Anaïs, ce tribut de l'amour ;
Ces fleurs sont, comme vous, l'image d'un beau jour.

LETTRES

A ANAÏS,

SUR LA BOTANIQUE.



LETTRE PREMIÈRE.

LE séjour que vous allez faire à la campagne, belle Anaïs, vous donne tous les moyens de vous livrer à votre goût pour les fleurs; mais vous m'avez témoigné le désir de les connaître par leur forme, l'usage de leurs différens organes, et surtout par les soins que prend la nature pour les renouveler, tous les ans, à vos yeux; vous pouvez aisément acquérir cette science agréable, en comparant les divers systèmes des naturalistes sur ce règne, qui, chaque

printemps, vient parer nos jardins et embellir nos campagnes. Ne croyez pas que j'entreprenne la tâche que vous semblez m'imposer; il serait aussi difficile de la remplir, que de vous peindre les sentimens de mon cœur, en vous voyant cultiver de vos doigts délicats, ces belles fleurs qui paraissent n'aimer l'existence que dans l'espoir de la finir pour vous. Je ne vous écrirai donc pas en vrai botaniste; mais cette science pouvant être cultivée, sans être suivie dans toute son étendue, nous aurons un entretien particulier sur l'organisation générale des plantes, sur le nom, la forme et les fonctions de leurs organes, en nous bornant à décrire la classe qui a été assignée à chaque fleur suivant son organisation sexuelle. Vous serez étonnée, par exemple, d'apprendre que la rose appartient à la douzième classe, tandis qu'elle devrait former la première. Si le premier rang était toujours l'apanage de la beauté, son parfum, sa forme, sa couleur, tout vous invite à la cueillir, indépendamment de la ressemblance qu'on y trouve avec des êtres du premier règne de la nature: ne voit-on pas, en effet, dans la rose qui s'entr'ouvre, l'image d'une bouche vermeille dont la fraîcheur surpasse la rose elle-même, et semble

appeler , autour d'elle , tout le cortége des amours ?
Les poètes et les amans ne sont pas toujours botanis-
tes ; mais à leurs yeux ,

Les trésors si vantés du Pérou , du Potoze ,
N'auront jamais l'éclat ni le prix d'une rose ;
Elle excite les chants des Sapho , des Linus ,
Et couronne le front de la tendre Vénus.
Cette reine des fleurs , de son épine armée ,
Arrête un téméraire , et n'est pas moins aimée ;
Par un maintien sévère , une belle , à son tour ,
Inspire à son amant le respect et l'amour.

Il est bien naturel que les fleurs que vous voyez tous
les jours , aient mon premier hommage ; elles se pré-
sentent les premières à ma vue , parce qu'elles ré-
jouissent la vôtre ; je vous dirai même que je suis
quelquefois jaloux de la place que vous leur permet-
tez d'occuper.

Nos entretiens n'auront pas une marche régu-
lière , presque toujours fatigante , et qui porte , en
général , l'ennui dans un sujet de *délassement* ; en
voyant une fleur , nous l'examinerons dans toutes
ses parties , et nous étudierons la nature quand elle

nous fournira l'occasion de mettre l'exemple à côté
du précepte.

Le lis majestueux, la belle tubéreuse,
Le jasmin parfumé, la svelte scabieuse,
Le brillant oranger, le sceau de Salomon,
Le thlaspy, le muguet, le doré martagon,
L'odorant rézéda, l'iris, la clématite,
Le joli bouton d'or, la reine marguerite,
Deviendront, tour à tour, l'objet de mes pinceaux,
Avant d'herboriser les monts et les ruisseaux.

Il est d'ailleurs essentiel, avant tout, de connaître méthodiquement l'assemblage des divers organes qui, par leur influence réciproque, produisent des corps capables de se reproduire à leur tour; c'est précisément cet assemblage qui constitue la fleur. Vous apprendrez dans un autre entretien, le nom donné, par les botanistes, à chacun des organes dont la fleur est composée.

Si j'étais près de vous, je vous dirais encore

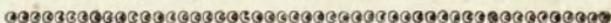
Ce que vous ignorez de l'empire de Fiore.

Ce que vous savez bien, vous l'avez dit cent fois,

Que lorsqu'on sait aimer, on est égal aux rois.
Il me semble habiter une terre étrangère,
Hélas! privé de voir la beauté qui m'est chère.
Loin de vous, Anaïs, abimé de douleur,
Je n'ai qu'un sentiment, celui de mon malheur.

Mais le malheur a son terme, comme tous les événemens de la vie; je vais recueillir tout mon courage, et l'opposer au chagrin qui me dévore, pour faire, s'il est possible, diversion à tant d'ennui, en multipliant mes entretiens avec vous.

Je vais donc entreprendre une correspondance,
Pour calmer, s'il se peut, le tourment de l'absence.
Dans ce doux entretien, que je serais heureux,
Si j'étais approuvé de ce cœur généreux
Qui faisait tout mon bien! Ah! dans ma peine extrême,
Puissé-je en obtenir ce seul mot: Je vous aime!
Alors, belle Anaïs, bravant tous les revers,
Alors je me croirais le roi de l'univers.....



LETTRE II.

Vous voilà donc décidée, belle Anaïs, à faire preuve de complaisance, en me permettant de vous entretenir sur cette jolie science qui doit tant d'étendue et tant d'éclat aux Tournefort et aux Linné: que je serais heureux dans cette entreprise, si je savais associer le désir que j'ai de vous plaire, à la douceur que je me promets déjà dans nos entretiens! Nous les commencerons par examiner l'organisation des plantes; je m'arrêterais, sans doute, dans cet examen difficile, si votre indulgence n'était pour moi, comme le fil d'Ariane, pour sortir de ce labyrinthe.

De Mathys amoureux, vous savez l'aventure :
Il était forgeron, et jamais, je vous jure,
Il n'avait manié ni crayon, ni pinceau ;
Mais brûlant du désir d'épouser Izabeau,
Il fallait dessiner pour épouser la belle.

L'amour lui suggéra, pour être digne d'elle ,
De saisir des crayons, de broyer des couleurs ,
De faire des tableaux pour finir ses douleurs.
L'amour est médecin; il entreprit la cure
Du pauvre forgeron, et soigna sa blessure.
L'amour l'avait blessé; ce Dieu voulut guérir
Le mal qu'il avait fait, l'empêcher de mourir;
Dans le cœur du malade, il glissa l'espérance,
Et quand il fut bien sûr de sa convalescence ,
Il fit clore sa forge, éteindre ses fourneaux ,
Et lui fit dire adieu pour toujours aux marteaux.
Le voilà qui dessine, et déjà la nature
Inspire à ce Vulcain le goût de la peinture;
La palette en ses mains, il peignit un tableau ,
Où l'amour lui montrait la gentille Izabeau ,
Qui, du myrte embaumé, tressait une couronne ,
Et semblait s'écrier : Mathys, je te la donne !
Le désir d'être aimable en fit un peintre habile.
Son nom se répandit à la cour, à la ville;
D'artisan qu'il était, il eut un sort plus doux ;
De la fille d'un peintre, il fut l'heureux époux.

Si les mêmes causes produisaient toujours les mêmes
effets, j'aurais l'espérance de devenir botaniste, et

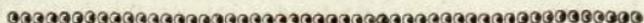
d'être même quelque chose de mieux ; si j'étais , comme Mathys , protégé par l'amour. Tâchons d'intéresser ce dieu , ou plutôt ma déesse , en examinant avec soin l'organisation des fleurs ; vous avez observé qu'elles partaient de différens points de la tige , à des distances plus ou moins grandes les unes des autres. On donne le nom d'inflorescence à cet arrangement : les fleurs qui naissent seule à seule , se nomment *solitaires* ; elles prennent un nom différent , mais toujours analogue à la disposition qu'elles affectent sur la tige : par exemple , elles sont terminales si elles sont placées au sommet de la tige , et latérales quand elles se développent sur les côtés. Avant l'épanouissement des fleurs , les boutons sont la parure des rameaux ; cette manière d'être est la *préfloraison*.

Je m'arrête ici à peu près comme un voyageur découragé , non par le chemin qu'il a fait , mais par *celui qui lui reste à faire* , incertain de revenir sur ses pas , ou de suivre sa route ; mais , chemin faisant , je m'aperçois que nous avons parlé des fleurs , sans dire un mot des feuilles , qui sont pourtant d'un grand intérêt.

N'est-ce pas, en effet, sous un épais feuillage,
Que, dans les jours d'été, vous cherchez un ombrage;
Que sur des prés fleuris, au pied d'un arbrisseau,
Vous feuillotez Linné, Tournefort ou Rousseau?
C'est là que vous voyez cette heureuse fougère
Qui sert plus d'une fois de trône à la bergère;
C'est là que les amans, les galans troubadours,
Vont oublier leur peine et chanter leurs amours.

Disons donc un mot des feuilles, car vous voyez que rien n'est à dédaigner de ce qu'a fait la nature: elles sont des expansions membraneuses, planes, verdâtres, horizontales, naissant sur la tige ou sur les rameaux; une ligne longitudinale les divise en deux parties; on donne à cette ligne le nom de côte ou nervure médiane; on appelle amplexicauses les feuilles qui embrassent toute la tige, et semi-amplexicauses celles qui n'en embrassent que la moitié. On les appelle connées ou conjointes, quand elles se réunissent, par leur base, à celle qui leur est opposée. Il y aurait bien des choses à dire encore sur le même sujet, mais il est plus difficile, que vous ne pensez peut-être, de pénétrer tous les secrets de la nature.

Ma belle, pensez-vous que dans ce sanctuaire,
On ose pénétrer sans être téméraire?
Pour vous plaire, Anaïs, je cherche à m'éclairer;
Flore est de votre sexe, et je vais l'implorer.



LETTRE III.

L'ORGANISATION des fleurs, belle Anaïs, sera peut-être encore le sujet de plusieurs entretiens ; les élémens de toutes les sciences, hérissés de quelques difficultés, pourraient être comparés à l'arbuste qui produit les roses qu'il faut désarmer de ses épines avant de jouir de ces belles fleurs ; nous allons décrire leurs organes, et caractériser leur sexe. L'étamine constitue l'organe sexuel mâle, et le pistil est l'organe sexuel de la fleur femelle ; en sorte qu'un seul pistil ou une seule étamine, forme la fleur. L'étamine se compose de trois parties, l'anthère, le pollen et le filet, et l'ovaire, le style et le stygmate, sont les différentes parties du pistil. Tous ces organes sont entourés d'une enveloppe florale, qu'on nomme périanthe : ces enveloppes sont le calice et la corolle ; le calice est l'enveloppe la plus extérieure du périanthe, et la corolle entoure immédiatement tous les organes de la

reproduction , en concourant également à protéger les organes sexuels , et à les favoriser à l'époque de la fécondation. Vous n'avez pas oublié qu'un organe seul , c'est-à-dire , une étamine ou un pistil , formait la fleur , même quand il n'y aurait point d'enveloppes florales apparentes ; mais lorsque les deux organes sont réunis , la fleur est hermaphrodite. Au reste , l'hermaphrodisme est le caractère de presque toutes les fleurs ; sont-elles plus heureuses ? Cette question me paraît difficile à décider. Jupiter et Junon s'en rapportèrent , pour un fait semblable , à la décision de Tirésias ; écoutons-le raconter lui-même son aventure :

Un jour venant des champs , c'était un jour d'orage ,
 Deux énormes serpens fermèrent mon passage ;
 L'un à l'autre enlacés , ils se battaient entre eux :
 Soudain je les frappai de mon bâton nouveau ,
 Et moi-même abattu comme d'un coup de foudre ,
 Je crus que Jupiter me réduisait en poudre.
Comment , disais-je , hélas ! ai-je pu mériter
Le traitement cruel qu'on me fait supporter ?
J'étais homme , et les dieux , témoins de la querelle ,
 Par un ordre subit me changent en femelle.

Dans ce sexe nouveau, je passai sept printemps,
Lorsqu'y pensant le moins, je vis les deux serpens
Placés au même lieu, dans la même posture,
Même air, même courroux et la même encolure.
Je les frappe; aussitôt une invisible main
Dénature mon sexe, et le rend masculin.
Or, quelque temps après mon accident funeste,
Obligé de paraître à la voûte céleste,
Où brillait à la fois, et l'or et le saphir:
Parle, dit Jupiter, ai-je plus de plaisir
Que Junon? Dans les nœuds d'un tendre mariage,
Un dieu jouit-il moins que ce sexe volage?
Timide à cet arrêt, tremblant, déconcerté,
Je craignis de trahir les droits de la beauté;
Mais levant, par bonheur, les yeux sur la déesse,
Son air plein de douceur protégea ma faiblesse,
Et je dis d'un ton calme, obligé d'obéir:
Le sexe a plus que nous le secret de jouir.

De vous dire ce qui se passa dans l'Olympe après
ma décision, un mortel ne le pourrait pas; mais je
vous dirai, d'après les lois constantes de la nature,
que la réunion des deux sexes dans les fleurs, est une
de ses prévoyances que nous devons admirer. La

plante n'ayant point la faculté de se mouvoir, et fixée au lieu qui l'a vue naître, pour y croître et y mourir, porte quelquefois sur le même individu, et presque toujours dans la même fleur, les différens organes nécessaires à la fécondation.

Il est très-peu de plantes dont la fleur n'est qu'un seul sexe; on les nomme dioïques; les organes de ces fleurs sont séparés quelquefois par des distances très-considérables dont la nature sait triompher.

Il y aussi des plantes nommées monoïques, c'est-à-dire, qu'elles portent des fleurs mâles et des fleurs femelles. Ce qui vous paraîtra bien digne de fixer votre attention, c'est que les fleurs mâles sont placées de telle manière, que leur poussière fécondante tombe naturellement sur les fleurs femelles situées au-dessous des premières. Quand vous aurez franchi la route difficile qui mène à toutes les sciences, vous remarquerez aisément vous-même cette particularité, dont la certitude vous conduira à des observations plus étonnantes encore; mais votre esprit, alors fixé sur les lois qu'impose la nature au règne végétal, verra, avec une sorte de ravissement, cette organisation des plantes, et ce mécanisme qui séduit, en offrant à l'œil étonné, dans la plus petite fleur, les

mêmes principes de vie qui animent les êtres pourvus de sens, et doués de la raison.

Quand les bois dépouillés reprendront leur parure,
Que vous verrez les prés tapissés de verdure ;
Que l'aubépine en fleur, blanchissant les bosquets,
A la tendre bergère offrira des bouquets,
Alors, belle Anaïs, laissant la politique,
Vous pourrez commencer un cours de botanique,
Et la reine des fleurs, séduite à votre voix,
Viendra vous découvrir ses secrets et ses loix.

LETTRE IV.

Nous nous sommes arrêtés, ce me semble, belle Anaïs, à notre dernier entretien, à la dénomination des différentes parties qui composent les organes sexuels des fleurs; nous avons reconnu que l'étamine avait pour auxiliaires, dans ses fonctions, le filet, l'anthere et la poussière fécondante, et que le pistil comptait parmi les siens, l'ovaire, le style et le stygmate. Il est évident, d'après ces principes, que l'étamine est le mari, et que le pistil est la femme. Je vous dirai maintenant que la polygamie étant permise parmi les fleurs, il est rare d'en voir quelque une n'aimer qu'un seul mari. Vous dirais-je toutes ces choses, si le mauvais exemple était pour vous de quelque danger, et si le mérite de la constance n'était un de vos ornemens?

De deux cœurs bien unis, la douce confiance
Est l'asile assuré d'une tendre constance.

Non, jamais Anaïs, par de nouveaux sermens,
N'exposera mon cœur à d'horribles tourmens.

Mais les vertus dont vous brillez n'excluent pas l'indulgence; nous voyons même assez communément que les personnes d'un grand mérite sont les plus pressées à rendre hommage aux qualités des autres, et surtout à faire oublier leurs défauts; aussi je ne crains pas de vous voir refuser des soins à bien de fleurs que vous cultivez, parce que leur cœur volage se livre à plusieurs amans. Ne voit-on pas tous les jours, dans le monde, de belles inconstantes être accueillies avec la même politesse et les mêmes égards, que celles dont on vante la fidélité?

Chez un peuple galant qui sait la politesse,
On s'amuse de tout, même d'une faiblesse;
Bien souvent un époux, à l'autel de Cypris,
Rencontre son épouse, et n'en est pas surpris.
Un aimable indiscret raconte l'aventure,
Et tout en l'accusant d'une affreuse imposture,
On en jase, on en rit; on cite le vainqueur,
Et surtout la beauté qui possède son cœur.
Les époux inconstans gardent, en apparence,
Le paisible maintien que donne la constance;

La voix de la critique a beau les désigner,
 On ne saurait jamais les fuir, les dédaigner :
 Cette conduite est sage, et plus discrète encore.
 D'azur et de rubis, quand la fleur se colore,
 S'arme-t-on de courroux contre l'heureux zéphir
 Qui brûle son calice et l'entr'ouvre au plaisir?

La tulipe, la jacinthe, le lis que vous aimez, sont de la sixième classe, appelée hexandrie, parce que chacune de ces fleurs a six étamines. N'allez pas m'accuser d'indiscrétion, si je vous nomme quelques-uns de ces jolis individus que vous introduisez dans votre appartement; j'oserai même vous dire encore, qu'ils y passent la nuit; je vous aime trop pour ne pas vous prévenir que cette intimité est fort dangereuse.

Le lis, depuis long-temps, a votre confiance;
 Mais le choix des amis exige la prudence.
 Le lis majestueux, éclatant de blancheur,
 Par son port élégant sait prévenir un cœur.
 Je ne suis pas surpris que sa fleur solitaire,
 Par l'odeur qu'elle exhale, ait eu l'art de vous plaire.
 Fuyez, belle Anaïs, ses perfides appas;
 Admirez un beau lis, mais n'en approchez pas.

C'est ainsi qu'un amant , pour séduire une belle ,
Affecte un beau maintien quand il s'approche d'elle ;
Ses discours sont décens , son langage est flatteur ,
Mais sachez éviter son regard séducteur.

Vous pouvez fréquenter la tulipe et la jacinthe : la tulipe surtout , riche de ses pétales variés , est une des plus belles parures de votre appartement ; elle se conserve une semaine entière dans toute sa fraîcheur. Je partage bien volontiers tous les sentimens que vous avez pour elle , et j'approuve de bon cœur l'empressement que sa beauté sollicite : c'est assez vous dire que je ne fais que suspendre l'éloge de cette fleur , me réservant le plaisir de vous en parler encore à notre premier entretien ; il me fournira l'occasion de vous raconter , sur cette plante , des particularités inconnues à la plupart de ceux qui la cultivent , et si j'ai quelque mérite auprès de vous , en cherchant à vous amuser dans mes lettres , je dois en faire hommage aux savans naturalistes qui me prêtent leurs observations , étant moi-même bien jeune encore dans l'étude de la botanique.

Je l'ai dit bien souvent , je le répète encore ,
Si je me compte au rang des vrais amans de Flore ,

C'est plutôt pour gémir de toutes ses rigueurs ,
 Que pour m'enorgueillir d'avoir eu ses faveurs.
 Peut-être la déesse, enfin, voyant ma peine ,
 Voudra favoriser le penchant qui m'entraîne...
 Peut-être un jour, hélas ! couronnant mes travaux ,
 Elle fera gémir , à leur tour, mes rivaux.

LETTRE V.

Si pour varier nos entretiens, belle Anaïs, nous passions à l'examen d'une fleur d'une autre classe, il me semble que ce moyen de nous entretenir serait moins monotone et plus conforme à votre goût; j'ai d'ailleurs pensé que le titre de maître que vous me donnez, en était un pour moi de faire choix du sujet; je vais vous parler d'une fleur qui fait bien des jalouses, car votre préférence pour elle est marquée. Le rézéda, malgré la petitesse de sa taille, a reçu de la nature douze maris; il en a quelquefois davantage, mais le nombre ne va jamais jusqu'à vingt: il appartient à la onzième classe, appelée dodécandrie.

La découpeure irrégulière des feuilles de cette petite plante, leur verdure languissante, ses petites fleurs rangées en pyramides, l'odeur suave qu'elle répand, sont déjà des titres à votre goût pour elle; se faisant rechercher dans les jardins de la ville, se multipliant dans la campagne, il doit tout à lui-même,

et ne réclame point de secours étrangers ; on dirait que sa réputation naît de sa faiblesse , qui , dans presque tous les individus , inspire un tendre intérêt. Que de raisons pour justifier l'empressement qui vous porte vers lui ! Cette petite fleur semble faite pour être ignorée ; mais on l'enlève à son bonheur , en la privant de son obscurité. Cette fleur n'est pas belle , mais elle est douce et suave ; son port est modeste et gracieux ; ces avantages sont bien appréciés , car elle a toujours au moins douze maris.

Cette charmante fleur n'est jamais isolée ;
 Perdrat-elle un époux , que bientôt consolée
 Par de nombreux maris empressés de jouir ,
 Se livrant tour à tour à l'attrait du plaisir ,
 Elle verrait sa peine à l'instant terminée.
 Heureuse en tous les temps , Flore l'a destinée
 A venir embaumer le sein de la beauté ,
 Et de cette faveur , un amant révolté
 La sollicite en vain de lui céder la place ;
 Elle est sourde à ses cris , et rit de sa menace.
 A ce poste où l'amour a fixé tant d'appas ,
 Avec calme elle attend l'honneur d'un beau trépas.

La tulipe , jalouse apparemment du bonheur du

rézéda , vient réclamer le détail des particularités que je vous ai promises sur son compte. Cette liliacée nous est venue de Constantinople en Europe , et la Hollande a été le lieu où les soins lui ont été le plus prodigués. Harlem surtout a été le théâtre de sa gloire , et la possession de cette fleur a été payée jusqu'à cinq mille francs de notre monnaie. Elle offre dans son bulbe , un grand sujet d'admiration et de curiosité.

Ornement des jardins , la tulipe inodore

S'étale aux doux rayons du soleil qui la dore ;

Ses pétales brillans , peints de riches couleurs ,

L'ont mis au premier rang dans l'empire des fleurs.

Un peuple renommé par sa grande opulence ,

Le Batave , à grand prix , achète sa présence ,

Sans penser que demain , l'aurore , de ses pleurs ,

Peut-être aura détruit la plus belle des fleurs.

Pour ce simple brillant , objet de ses délices ,

L'amateur insensé fait de grands sacrifices ;

Car la fleur , aujourd'hui purpurine ou serin ,

Deviendra violette ou paille , l'an prochain.

De ces événemens le ciel n'est pas avare ,

Et je veux vous citer un fait beaucoup plus rare.

Quand la belle saison fait place aux noirs frimats ,

Que Phœbus semble fuir vers de nouveaux climats ,
 Au sol qu'elle embellit, la tulipe arrachée ,
 Présente à nos regards sa fille panachée ;
 Un tranchant la divise, et l'on voit dans son sein,
 Déjà, de son amour, un gage bien certain.

Vous pouvez observer cette particularité dans le mois d'Octobre ; vous verrez au fond de l'ognon des tulipes, une tulipe entière. Sur la tige de cette tulipe qui n'a pas encore trois lignes de hauteur, vous serez ravie de découvrir déjà la fleur qui ne doit briller que dans le mois d'Avril suivant.

Je ne saurai finir cette lettre, sans invoquer le dieu de la poésie, et pour me le rendre favorable, je vais décrire le bel arbuste qui lui est consacré. Le laurier, dont la forme est élégante, se distingue aussi par sa verdure perpétuelle ; ses fleurs, ordinairement dioïques, disposées en petites ombelles, appartiennent à la neuvième classe, appelée ennéandrie, *c'est-à-dire, qu'elles ont neuf étamines.* Ne voyez-vous pas, belle Anaïs, dans cette disposition organique, un singulier rapprochement avec les neuf Muses si chéries du dieu des vers ? Pourquoi cet arbuste a-t-il été choisi, de tous les temps, pour couron-

ner les poètes , et pour ceindre le front des guerriers ?

Favoris des neuf sœurs , Homère , et toi , Virgile ,
Qu'Apollon a placés sous l'arbuste fertile ,
Me direz-vous comment un poète , un guerrier ,
Ont la même couronne et le même laurier ?
Les enfans du génie et ceux de la victoire ,
Ont-ils également éternisé leur gloire ?
Sans doute , et quand la mort termine leurs travaux ,
Ils ont le même honneur et les mêmes rameaux ,
Pour couronner leur front de la même parure ,
De tout temps on choisit l'éternelle verdure
De l'arbuste charmant au Pinde révéré ,
Pour garder leur mémoire et leur nom adoré.

Cet arbuste , si précieux à tant de titres , avait ,
parmi les anciens , la réputation de garantir de la foudre les têtes parées de ses rameaux , et l'empereur Tibère y cherchait un abri contre les effets du tonnerre.

Je sais , belle Anaïs , que vous craignez l'orage ,
Et les éclairs brûlans qui signalent sa rage ;
Vous craignez que le ciel , insensible à vos vœux ,
Ne vienne vous jeter dans un gouffre de feux.

Mais vous n'ignorez pas que vous m'êtes plus chère
 Qu'un cruel empereur, qu'un tyran, qu'un Tibère;
 Et pour vous garantir d'un accident meurtrier,
 Je veux vous avertir de laisser le laurier.

LETTRE VI.

N'AI-JE pas trop compté sur votre indulgence, belle Anaïs, en vous disant que j'allais invoquer le dieu de la poésie, comme si vous n'étiez plus qu'Apollon lui-même ? Malgré son secret de faire changer les femmes en rameaux, je préférerais, je vous assure, faire changer les rameaux en femmes, si toutes devaient vous ressembler. Ai-je besoin de la protection du dieu des vers, quand vous m'êtes favorable ? Apollon est déjà si vieux, que la sardité, presque inséparable de son âge, pourrait fort bien l'en pêcher de m'entendre, comme il a fait à l'égard de tant d'honnêtes gens qui l'ont prié si vainement. Vous êtes jeune, aimable et belle ; en voilà bien assez pour m'inspirer..... Mon parti est donc pris ; qu'Apollon garde sa lyre, dussé-je m'exposer à sa vengeance, en vous adressant quelquefois des vers tirés, comme on dit, par les cheveux.

Et qu'importe, après tout, si, manquant d'harmonie,
Mes vers sont dédaignés des enfans du génie,
Pourvu que de mon cœur, approuvant les transports,
Vous donniez un sourire à mes tendres accords?
Je renonce à Phœbus, ainsi qu'à son empire;
J'aime mieux d'Anaïs un gracieux sourire;
Un souris de sa bouche est pour moi plus flatteur
Qu'un fauteuil au Parnasse, avec le nom d'auteur.
Soyez donc, Anaïs, une nouvelle Muse,
En dépit d'Apollon, si cela vous amuse.
Certes, j'eusse été fou, si, pour parler de fleurs,
J'avais du dieu des vers invoqué les faveurs.
Laissons ces beaux discours et ces projets à d'autres;
Les faveurs que je veux, Anaïs, sont les vôtres.....
Mais j'entends par faveur, délier le corset,
Attacher un ruban, ou serrer un lacet;
Ou bien, si vous voulez, arranger votre tresse,
Quand ce soin a manqué par un peu de paresse;
Ramasser l'éventail, caresser votre gant,
Et ces riens si jolis pour un sensible amant.
Une faveur plus douce est d'être à la toilette,
De donner son avis sur votre colerette.
J'imagine, Anaïs, qu'un donneur de conseil
Ne cause pas l'ennui, le dégoût, le sommeil.

- III L'amant que vous aimez est assuré de plaire;
 IV Mais tout cela, pour vous, ne peut être un mystère.
 V Si, par exemple, un jour, allant cueillir des fleurs,
 VI Un buisson épineux faisait couler vos pleurs,
 VII Je serais empressé de soigner la blessure,
 VIII Pour apaiser le mal causé par la piqure;
 IX Que je visse un frelon fixé sur votre sein,
 X Frêt à le déchirer de son dard assassin,
 XI Je pourrais bien alors, d'une main vengeresse,
 XII Punir le furieux de sa haine traîtresse.
 XIII Vous voyez, Anaïs, que j'entends par faveur,
 XIV Des plaisirs qui jamais n'offensent la pudeur.....

Une promenade que j'ai faite aujourd'hui à la campagne, m'a fourni l'occasion d'admirer les belles fleurs du marronnier d'Inde, et de jouir d'un doux repos à l'ombre de son beau feuillage; ses fleurs ont sept étamines, et constituent la septième classe, appelée heptandrie.

Ses rameaux agités chassent les vents perfides
 Qui viennent de ses fleurs flétrir les pyramides,
 Et détruire la rose et la blancheur du lis,
 Dont la nature a peint ses panaches fleuris.

Aucun arbre en Europe ne peut être comparé au marronnier, lorsqu'il se montre, au retour du printemps, orné de son éclatante parure; ce bel arbre, qui s'élève ordinairement à la hauteur de soixante pieds, offre un accroissement très-rapide, et fructifie dans presque tous les terrains.

Si l'oracle d'Epidaure garde le silence sur les propriétés sanitaires du marronnier d'Inde, il faut supposer que l'art de guérir en attend de bien faibles ressources; cet arbre, dès long-temps acclimaté, serait bien précieux, si, à tant d'agrément, il réunissait des qualités utiles.

Son feuillage ondoyant procure à la bergère,
 L'ombre délicate où l'heure passagère
 S'écoule, hélas! trop vite, en songeant au danger
 De perdre son bonheur, en perdant son berger.
 Au pied de ce bel arbre où le zéphir voltige,
 Elle rêve à sa peine, et seule elle s'afflige.
 C'est en vain que Morphée, entouré de pavots,
 A son cœur déchiré vient offrir le repos;
 Il n'en est plus pour elle, et dans cette vallée,
 Elle vit malheureuse et toujours isolée,
 Depuis que son berger, infidèle à ses vœux,

Est devenu volage, et brûle d'autres feux.

Dieu d'amour, disait-elle, il faisait mes délices;

Malheureuse à présent, jouet de ses caprices,

Hélas! j'ai tout perdu, je n'ai que ma douleur

Pour apaiser les maux de mon sensible cœur.

Chers et tendres moutons, combien je vous envie!

Nulle peine, aucun mal, ne troublent votre vie;

Et moi, toujours errante, et cherchant le repos,

Je porte daas mon cœur mon supplice et mes maux.....

LETTRE VII.

Vous êtes si familière avec les roses, belle Anaïs, que je ne devrais les nommer que pour indiquer la classe où elles sont placées, selon le système de Linné. Le myrte, le syringa, le laurier cerise et le grenadier, sont aussi de la douzième classe, appelée icosandrie, c'est-à-dire, que les fleurs de ces arbres ou arbrisseaux ont plus de vingt étamines insérées sur le calice.

La rose, une des plus belles productions du règne végétal, a été chantée par les poètes de tous les âges, comme la reine des fleurs; célébrée chez toutes les nations, comme l'emblème de la beauté, tout ce qu'on peut imaginer de plus parfait dans les formes, de plus suave dans les odeurs, de plus séduisant dans les couleurs, se trouve réuni dans la rose.

Pour un français galant , c'est une même chose
De cueillir des lauriers , ou sur un sein de rose ,
Effleurer deux baisers qu'un tendre amour promet
À l'amant qui , toujours , est aimable et discret :
Mais , je vous avourai mon embarras extrême
De décrire une fleur qui ressemble à vous-même ;
Elle éblouit mes yeux , je ne m'en défends pas ;
Elle a le même éclat et les mêmes appas :
Serait-ce vous donner des preuves d'inconstance ,
Que d'aimer en vous deux , la même ressemblance
Que la nature a mis en formant vos attraits ?
En parlant de vous deux , je peins les mêmes traits ;
Ainsi que cette fleur , vous avez l'art de plaire ;
Comme elle , vous savez punir un téméraire.
La rose , à juste titre , a l'empire des fleurs ,
Et vous , belle Anaïs , réglez sur tous les cœurs ;
Heureuse en tous les temps , sa mort n'est pas cruelle :
Hélas ! qui ne voudrait vivre et mourir comme elle ?
Elle quitte Zéphire , et va sur votre sein ,
Où deux jolis boutons attendent son destin.

Vous serez étonnée , belle Anaïs , de voir dans la
même classe , des arbres et des arbustes ; la botani-
que vous offrirait souvent le même sujet de surprise ;

si le système de Linné ne soulevait le voile qui couvre ce mystère. La méthode de ce grand botaniste se compose de vingt-quatre classes, et le grand œuvre de la reproduction végétale, est la base fondamentale de ce système; de manière que toutes les fleurs, soit qu'elles appartiennent à des plantes ou à des arbres, n'ont d'autre rang que celui que leur donne le nombre des étamines. Un seul organe mâle constitue la première classe; deux font la seconde, et trois forment la troisième: voilà la marche. La campagne doit être le théâtre où vos observations vous feront découvrir tous les secrets de la nature; *c'est là que vous verrez éclore mille fleurs, portant avec elles tous les caractères qui les distinguent, en étalant, à vos yeux, toute leur parure.* Celles que vous cultivez, comme l'anémone, l'œillet, la rose trenière, et que vous ne recherchez que parce qu'elles sont ornées de nombreux pétales, sont des êtres difformes aux yeux des naturalistes, quoiqu'elles fassent le charme des vôtres. Si vous ne saviez, par exemple, que l'œillet porte ce nom, et qu'il est de la classe appelée décandrie, parce qu'il a dix étamines, comment vous en instruiriez-vous, ne pouvant découvrir aucun des organes sexuels

cachés, ou plutôt détruits par l'immensité de ses pétales ? Je sais que les fleurs doubles sont les plus admirées dans nos jardins ; mais la botanique les rejette, ne voyant en elles qu'une corolle, sans découvrir aucun des organes dont voulait les favoriser la nature ; ces fleurs sont dans le règne végétal, ce que les eunuques sont dans le nôtre, la culture les ayant privées du bonheur de se voir renaître.

Les gardiens du sérail ont la même apparence ;
Ils sont faits comme nous ; mais une différence
Nous les fait rejeter du nombre des humains,
Et leur présence affreuse inspire nos dédain.
Aux douceurs de l'amour, leur cœur est indocile ;
L'aspect de la beauté, pour eux est inutile,
Et si de tendres feux s'emparent de leur cœur,
C'est pour les consumer de rage et de douleur.

C'est donc à la campagne que nous irons faire des promenades, et que vous aurez le plaisir de voir des êtres que la nature a faits pour être heureux. Les grenadiers que vous cultivez pour l'agrément de vos jardins, produisent de très-belles fleurs doubles ou semi-doubles, par la multiplication des

pétales ; mais ils ne vous ont jamais donné de fruits ; les fleurs de ce bel arbrisseau ont trop d'éclat, ses fruits trop de fraîcheur, pour avoir été long-temps méconnus. Cet arbrisseau est mentionné par Théophraste, sous le nom de roa ; les Phéniciens le nommaient sida, les anciens agronomes granata. Sa fleur est représentée sur plusieurs médailles phéniciennes et carthagoises ; les habits sacerdotaux du grand prêtre, chez les Juifs, étaient ornés, à leurs bords, de grenades. La mythologie grecque lui attribuait une origine merveilleuse. Agdeste, sorte de monstre né de Jupiter et du rocher Agdus, ayant perdu les attributs de son sexe, le grenadier naquit du sang qui en coula. Il a été surnommé punica, ou de la couleur écarlate de ses fleurs, ou du territoire de l'ancienne Carthage, d'où l'on soupçonne qu'il a été transporté en Europe.

La grenade a, chez nous, une autre destinée ;
 Sur les habits d'un brave, on la voit dessinée.
 Quand la gloire au combat a conduit un guerrier,
 Elle est sa récompense, et lui sert de laurier.
 Quand d'une citadelle on ordonne le siège,
 Le guerrier qui la met ne redoute aucun piège,

Et les premiers héros qui cueillent des lauriers
Dans les rangs ennemis, ce sont les grenadiers:
Mais à tous les Français, la pomme de Carthage
Devrait être donnée en signe de courage;
Il n'en est pas un seul qui n'aspire à cueillir,
Le fruit de la valeur avant que de vieillir.
Tout Français généreux sait aimer sa patrie,
Et porter son amour, jusqu'à l'idolâtrie,
Pour son prince et son roi; heureux en combattant
Sous les yeux de son chef, s'il tombe, il meurt content.

Les fleurs du grenadier, remarquables par leur belle couleur pourpre, sont désignées, en pharmacologie, sous le nom de balaustes. Ses fruits, que nous avons nommés grenades, sont recouverts d'une écorce épaisse, dure, coriace, d'un jaune gris ou rougeâtre, d'une saveur chaude, et beaucoup plus astringente que celle d'aucune autre partie du grenadier. Cette écorce a reçu la dénomination de malicorium, soit à cause de son analogie avec le cuir, soit à raison de son usage très-ancien dans la tannerie; sa décoction a été employée, avec succès, pour remédier au relâchement de la luette et au gonflement alonique des amygdales.

Un hiver rigoureux peut vous rendre sujette
A des coups d'air affreux qui gênent la lnette :
Il est un moyen sûr de vous en préserver ;
Voici, tout bonnement, ce qu'il faut observer.
Dans l'humide saison, et tant que l'hiver dure,
Il faut abandonner l'élégante chaussure,
Se lever un peu tard, et bien couvrir le sein,
Vous pourrez vous passer de voir le médecin.
Déjeûnez sobrement ; un peu de confiture
Est, pour le déjeuner, très-saine nourriture,
A moins que de Madrid, l'excellent chocolat ,
Ne soit, pour votre goût, un mets plus délicat.
Brodez, si vous voulez, toute la matinée,
Sans quitter la chaleur de votre cheminée ;
Vous pouvez recevoir un homme de bon ton,
Qui fera galamment l'éloge du feston ;
Votre main, familière avec la broderie,
D'un geste approuvera cette galanterie,
Surtout si vous croyez que le complimenteur,
Épris de vos attraits, ne soit pas imposteur.
On vient vous avertir que le diner arrive ;
Vous faites politesse à l'aimable convive ,
Qui répond, avec grâce, à toutes vos bontés,
Et, d'un air triomphant, s'assied à vos côtés.

Je ne vous dirai pas ce qui se passe à table
Auprès de sa famille et d'un convive aimable ;
On tient le doux propos , on s'amuse , on y rit ,
Et même du prochain quelquefois on médit ;
Mais il faudra songer bientôt à la toilette ,
A changer de chapeau , de schal , de collerette.
A mes yeux, Anaïs, vous n'avez pas besoin
De changer de costume et de prendre *ce soin* ;
Il est vrai que la mode , ainsi que l'Étiquette ,
Exigent , de rigueur , une mise complète ;
Je cède à leur empire , et je veux , certains jours ,
Que vous soyez parée avec tous vos atours.
Il le faut , par exemple , en un jour de visite ;
Mais n'oubliez jamais la leçon du jésuite ,
Dont la prudence extrême et la saine raison ,
Le faisaient promener deux tours dans un salon ,
Avant que d'en sortir. Anaïs, je vous jure ,
Que pour vous bien porter , cette méthode est sûre ;
A l'abri d'une toux , d'un rhume ou d'un coup d'air ,
Vous verrez , sans danger , la saison de l'hiver.

C'est aux environs de Trébisonde , proche la mer
Noire , que l'on voit croître et s'embellir de toute sa
parure , le laurier cerise ou laurier amende. Cet

arbre, acclimaté en Europe depuis 1576, produit des fleurs d'un aspect agréable, disposées en grappes odorantes, et des fruits qui offrent la forme, la couleur et la grosseur des cerises. Toutes les qualités délétères de cet arbre vénéneux, sont concentrées dans le noyau; ce dernier, qui est un poison des plus redoutables, est employé quelquefois par les ivrognes, pour donner de la force au vin et aux liqueurs alcooliques dont ils font leurs délices. On emploie journellement, en ménage, ses feuilles vertes, pour relever le goût de certains mets doux, tels que les crèmes, les beignets, les biscuits, et autres préparations où dominent le lait, la féculé et et les œufs.

Cet arbre vénéneux, porté de Trébisonde,

Maintenant, Anaïs, dans nos climats abonde;

Un gastronome habile en fait des condimens

Pour relever le goût de divers alimens.

Son feuillage est superbe, et n'est pas délétère,

Mais il renferme une huile éminemment amère;

Son drupe globuleux, à la cerise égal,

Peut servir d'aliment, et ne fait aucun mal.

On trouve le danger dans le noyau perfide,

Qui recèle, en son sein, un poison homicide ;
Mais l'art a maîtrisé son amère saveur ,
Et sait en composer une bonne liqueur .
De sa feuille odorante et fraîchement cueillie ,
On parfume une crème , ainsi que la bouillie ;
Tous les plats de laitage , et beignets et biscuits ,
Macarons et gâteaux , massepains et recuits ,
Ont recours au laurier , très-souvent en ménage ;
Sa présence est utile et d'un très-bon usage ,
Pour donner à ces mets une suave odeur ,
Et pour en éloigner l'imipide fadeur .

Le syringa , que l'on dit originaire d'Espagne , se montre dans nos climats , embelli de toute sa parure , en Mai et Juin ; ses fleurs , divisées en quatre parties , naissent disposées en bouquets aux sommets des branches , et répandent une odeur qui approche de celle des fleurs de l'oranger . On a donné à cet arbrisseau , le nom de syringa , qui signifie canonnière ou sarbacane , parce que ses rameaux étant vidés de la moëlle qu'ils contiennent , on peut en faire des tuyaux ou de petites seringues . Cet arbrisseau fait très-bien dans les bosquets . Les myrtes brillent davantage encore , en conservant leur feuil-

lage dans toutes les saisons, en se rendant dociles à prendre toute sorte de figures sous le ciseau du jardinier industrieux. Ses fleurs, disposées en roses blanches et odorantes, produisent, par la distillation, une eau très-recherchée par les dames; mais il faut qu'elles soient discrètes dans l'emploi de ce cosmétique très-astringent.

De cette eau salulaire et propre à la toilette,

Usez avec prudence, et d'une main discrète;

Elle nuit au prodigue, au lieu de l'embellir;

Elle ride son teint, et parait le vieillir.

Misc avec avarice, elle est d'un bon usage;

Elle blanchit les mains, adoucit le visage,

Rend la bouche vermeille, efface les rougeurs;

Avec de la prudence, on obtient ses faveurs.

LETTRE VIII.

LA campagne étant pour moi, belle Anaïs, un séjour de délices, vous ne devez pas être étonnée que je me livre si fréquemment au plaisir de la parcourir; un charme de plus vient s'associer à la douceur de cet exercice, quand je rencontre des plantes qui me procurent l'agrément d'un nouvel entretien avec vous. J'en ai vu plusieurs de la cinquième classe, appelée pentandrie, c'est-à-dire, cinq étamines; ces plantes ont plus d'une fois fixé vos regards, puisqu'elles parent abondamment la campagne que vous habitez pendant la belle saison: je nommerai l'asclépiade, la pulmonaire, l'alké-kenge, la belladonne, le lizeron, toutes dignes de se faire remarquer dans vos jardins. L'alkékenge, surtout, fait très-bien dans un parterre; sa fleur est inodore, mais ce défaut est compensé chez elle, par la douceur aigrette de son fruit: c'est une baie globuleuse qui ressemble à une cerise; c'est

pour cette raison , sans doute , que les Anglais l'appellent cerise d'hiver. Le lizeron se marie au jasmin , pour former des cabinets d'été ; ses fleurs sont très-agréables , et ses feuilles , d'un beau vert , ont la forme d'un cœur. Il y a des lizerons à petites fleurs blanches , légèrement nuancées de rose , d'autres à fleurs blanches absolument , et ont plus de splendeur en conservant la même forme ; d'autres , enfin , ont de belles fleurs d'un rouge violet : ce sont ces dernières que l'on cultive ordinairement pour orner les cabinets des jardins.

J'ai souvent éprouvé qu'une promenade solitaire , ou la vue d'un beau jardin , dissipait la tristesse de mes idées , en diminuant un peu le tourment de l'absence ; je ne sais si le même remède agira sur vous de la même manière ; en supposant que la même peine affecte votre cœur , écoutez l'avis que je vous donne.

Si vous êtes encline à la mélancolie ,

Cherchez à la guérir par la philosophie ;

Prenez une chanson , un livre , un instrument ,

Enfin , tous les objets qui sont d'amusement ,

Et vous verrez bientôt la douleur éclipser ,

Faire place aux attraits d'une douce pensée.
Enfin, belle Anaïs, quand la chaleur du jour,
De votre appartement vous fait fuir le séjour,
Allez dans vos jardins où la riche nature
Vous paie abondamment les frais de la culture ;
Admirez les trésors de vos beaux espaliers,
Et cueillez, avec soin, le fruit des groseilliers.
Ces moyens, j'en suis sûr, banniront la tristesse ;
Mais alors, Anaïs, un excès de tendresse,
Si doux, si naturel, d'un cœur reconnaissant,
Viendra récompenser l'avis de votre amant.

En attendant ma récompense, je vais vous parler d'une fleur que vous connaissez beaucoup, et qui vous a bien amusée, lorsqu'à l'âge de huit à neuf ans, vous faisiez la petite guerre avec les petits garçons : vous ressembliez alors à un petit amour armé de ses flèches et de son carquois ; vous dire à présent que vous ressemblez à sa mère, c'est peindre tous vos charmes d'un seul trait ; et comme une mère aime toujours son fils, je pense que vous aimez tout ce qu'il vous inspire. La fleur dont je vais vous entretenir, est très-belle, quoique inodore. C'est peut-être parce qu'on la voit tous les jours, qu'on

ne l'admire pas ; elle a trois étamines , et constitue la troisième classe appelée triandrie.

Cette fleur, Anaïs, rarement cultivée,
Quoique des amateurs elle soit admirée,
Fleurit dans les jardins des malheureux paysans ;
Commune chez le peuple et rare chez les grands,
On la voit embellir les murs d'une chaumière,
Parer, avec orgueil, l'enclos de la misère.
Je ne vous dirai pas si son suc bienfaisant
Est utile à nos maux, ainsi que le cliendent ;
J'en ai vu cependant mêler à d'autres drogues,
Afin de mitiger ses vertus hydragogues.
Pour cueillir cette fleur avec vos jolis doigts,
D'un air déterminé vous grimpez sur les toits ;
Dans un tube léger, sa racine enfermée
Était, en un moment, en balle transformée,
Et tenant dans vos mains le fatal instrument,
Vous avez quelquefois causé plus d'un tourment.
Vous avez oublié qu'aux hasards de Bellone,
Les armes à la main, intrépide amazone,
Vous avez combattu contre un sexe enchanté
D'arracher la victoire aux mains de la beauté ;
Si souvent attaquée et toujours invincible,

Vous avez déployé le courage inflexible
Du plus vaillant guerrier; votre arme est dans vos yeux,
Un seul de vos regards soumet l'audacieux.

Vous aviez, il est vrai, une autre arme quand vous faisiez la petite guerre dont j'ai parlé; je conviens même qu'elle était moins terrible, comme vous en jugerez dans l'entretien qui suivra; avant de m'y livrer, je reviens à la cinquième classe, où je trouve le lierre et le jujubier, le sabeste et le quinquina, ainsi que l'ipécacuanha.

Le lierre, très-commun en Europe, a joui, de tout temps, d'une grande célébrité, surtout dans les fêtes bruyantes de l'ancienne Grèce; on attribue à la décoction aqueuse de ses feuilles, beaucoup d'efficacité contre la gale, et la singulière propriété de noircir les cheveux. Les anciens avaient consacré le lierre à Bacchus, peut-être parce que cet arbrisseau croît en abondance dans les montagnes de la Thrace, où ce dieu était particulièrement honoré. Les bacchantes en couronnaient leurs têtes, en chargeaient leurs thyrses, et en décoraient pompeusement les temples dans les fêtes solennelles de la Grèce; par suite de cet usage antique, le lierre

est encore suspendu , de nos jours , à l'entrée des cabarets et des tavernes , seuls et indignes temples où le culte du dieu de la Thrace se soit conservé parmi nous.

Si les murs d'un logis sont décorés de lierre ,
Entrez, vous y boirez du vin ou de la bière ;
Mais je ne répons pas que ses jolis rameaux
Annoncent aux gourmets le vin de Closvoujeaux.
Dans leurs solennités , les héros de la Grèce
Se livraient à Bacchus , en charmant leur ivresse
Au récit des exploits dont brillaient leurs aïeux ,
Et juraient , par le vin , de combattre comme eux.
Aujourd'hui seulement , c'est à l'ivrognerie
Qu'il sied de s'établir dans une hôtellerie ,
Où , pour plaire à Silène , une coupe à la main ,
On chancelle en chantant l'éloge du raisin.
Les rameaux de l'arbuste ont souvent la parure
Des nœuds dont la blancheur s'unit à la verdure ;
Une cocarde blanche indique au vrai buveur ,
D'un vin blanc et mousseux l'agréable liqueur.

Je quitte ces lieux où se reproduisent les bacchantes , et sans le secours du dieu de la Thrace , mon

imagination se transporte sur les côtes de la Syrie , où le jujubier a vu le jour , et que l'Italie , au rapport de Pline , a reçu dans ses climats , sous le règne d'Auguste. Ce grand arbrisseau , naturalisé maintenant le long des bords de la Méditerranée , dans la Provence et le Languedoc , était connu , depuis très-long-temps , sous le nom de *lotos*. Homère en parle dans l'*Odyssée* ; d'après ce poète , ses fruits avaient un goût si délicieux , qu'ils faisaient perdre aux étrangers le souvenir de leur patrie.

D'un souvenir si cher rien ne doit nous distraire ,
Et la douce jujube a cessé de me plaire ,
S'il est vrai qu'elle puisse éloigner de mon cœur ,
Mes foyers , ma patrie , en un mot , mon bonheur :
Mais Homère , enflammé par son feu poétique ,
Hasarda peut-être ce jugement inique ,
N'écoutant que sa verve en chantant ses appas.
Sur la foi d'un poète , on ne décide pas ;
Vous savez qu'un poète embellit ses ouvrages ,
Et pare ses écrits des plus belles images ;
Qu'il appelle au secours l'aimable fiction ,
Et peint tous ses récits d'imagination.
Par de brillans écarts , il anime , il enflamme ,

Et s'il peint de l'amour la dévorante flamme,
Il arrache la foudre au maître des humains,
Pour embraser son cœur de tous ses feux divins.
Son style vigoureux, hardi, vif et sublime,
Transmet à ses écrits le beau feu qui l'anime;
Il dédaigne la terre, et se transporte aux cieus,
Sachant tout embellir du langage des dieux.

Ne craignez donc pas de trouver l'indifférence parmi tout ce qui vous est cher, dans un fruit qui constitue un aliment aussi agréable que salulaire; vous pouvez le savourer dans l'état frais, ou réduit en pastilles d'excellent goût. La seule perfidie que vous auriez à redouter des jujubes, serait dans la quantité; mais dans ce malheur, la pentandrie vous offrirait un spécifique dans une écorce précieuse découverte au Pérou vers l'an 1638, connue sous le nom de quinquina. L'arbre qui la produit, et auquel MM. Humboldt et Bonpland ont imposé le nom de la Condamine, *cinchona condaminea*, pour consacrer la mémoire de cet illustre voyageur, a, dit-on, fait connaître ses propriétés médicales, par l'observation que l'on fit, que des lions malades se guérissaient de la fièvre, en buvant dans des marais

encombrés de troncs et de branches de ce végétal, l'eau impregnée de ses sucs amers. On ne peut révoquer en doute l'utilité du quinquina dans bien des maladies, et surtout dans les fièvres intermittentes de tous types, contre lesquelles presque tous les médecins s'accordent à la regarder comme le remède le plus efficace que nous possédions.

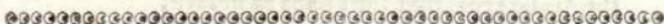
On dit que du Pérou, cette écorce importante
Combat avec succès la fièvre intermittente,
Et qu'un certain Talbon qui savait ses vertus,
En vendit le secret pour seize mille écus.
Talbon était Anglais et subtil empirique;
Il avait fait l'essai de la plante exotique.
Louis Quatorze, instruit de ses divers succès,
L'acheta, désireux d'arrêter les progrès
De ce fléau cruel, destructeur et perfide,
Qui menait au tombeau, d'une course rapide,
L'homme qu'il saisissait; et ce roi généreux
Eut le rare bonheur de faire des heureux.

Une écorce non moins précieuse, introduite en Europe par Pison en 1649, fut signalée comme un puissant anti-dyssentérique, et préconisée par

une foule d'auteurs, comme le spécifique de cette phlegmasie. Cette écorce, connue sous le nom d'ipécacuanha, est employée, avec avantage, dans toutes les maladies qui tiennent à l'affection primitive de l'estomac, et que Stoll a si bien signalées sous le nom de maladies bilieuses. Je quitte l'écorce du Brésil, pour vous dire un mot des sébestes dont les Arabes font usage dans les maladies fébriles et d'irritation; ces fruits ont beaucoup d'analogie avec les dattes et les figues, et leurs qualités nutritives les rendent dignes de figurer parmi les plus salutaires alimens de l'homme; les Egyptiens en composent une glu très-visqueuse, qui est en usage pour prendre les oiseaux à la pipée: cette glu est connue en Europe sous le nom de glu d'Alexandrie.

Du joli sébestier, l'Égypte est la patrie;
 Ses fruits délicieux, vantés en Arabie,
 Ont, comme la jujube, un drupe globuleux
 Qui nourrit à merveille et convient aux dartreux.
 L'Arabe en fait la glu pour prendre, à la pipée,
 Les oiseaux malheureux dont la mère attrapée
 Est moins heureuse encor que ses pauvres petits
 Qu'elle voit se débattre au piège assujettis.

Cette mère affligée a beau demander grâce,
Un Arabe cruel met tout dans sa besace,
Et n'écoutant sa voix, ni ses pleurs, ni ses cris,
Il emporte gaiment les oiseaux qu'il a pris.



LETTRE IX.

PUISQUE vous avez reconnu l'iris dans la description de la fleur qui vous amusait à huit ans , en employant sa racine à faire des balles pour de petits pistolets , je vais , belle Anaïs , vous en décrire une de la quatrième classe , appelée tétrandrie , c'est-à-dire , quatre étamines , qui me ferait plaisir à un âge plus avancé. Cette plante que je n'aime guère à présent , parce qu'elle est sauvage , sans éclat , hérissée d'aspérités , a été l'objet de mes courses et de mes recherches , lorsque , bien jeune encore , j'éprouvais , à la vue de la beauté , une impression douce , mais vague , que je ne pouvais définir. Un trouble involontaire s'emparait de mes sens , et ma bouche était close , malgré mon désir de me faire entendre ; j'imaginai , pour réparer ma timidité , de faire des bagues qui diraient , en deux mots , l'état de mon cœur ; ces bagues , tressées de crins rouges et noirs , exigeaient

la découverte d'une racine pour les teindre en cette première couleur qui me paraissait là plus belle.

A cet âge où le rouge est la couleur divine,
Pour en teindre le crin, j'usais d'une racine ;
Je ne pouvais alors présenter un écrin,
Trop heureux qu'on voulût une bague de crin.

Je devrais terminer là ma description, imaginant bien que vous reconnaissez la plante dont la racine m'était si nécessaire ; je me souviens qu'on l'a nommée plusieurs fois devant vous ; au surplus, vous serez peut-être bien aise de savoir toutes les qualités de cette plante, à laquelle

Le commerce et les arts donnent de l'importance ;
Car, depuis fort long-temps, on la cultive en France ;
Elle croit dans les bois, sur le bord des ruisseaux,
Et fournit la pâture à différens troupeaux.
Le lait prend sa couleur, sans que cela l'altère,
Ce qui fait rejeter son vice délétère ;
Elle sèche et rougit les os des animaux ;
On vante ses vertus pour fourbir les métaux.
D'un commerce étendu, propre à l'agriculture,
On la vend à grand prix pour faire la teinture,

Et pour mettre le comble à tous ces résultats,
 Cette couleur résiste au lavage, aux frimats ;
 La garance, en un mot, c'est ainsi qu'on la nomme,
 Se cultive, avec soin, de Paris jusqu'à Rome.

Je vous écris cette lettre sous un berceau de jasmin
 et de lilas ; c'est peut-être le lieu où je suis placé,
 qui, m'invitant à une douce rêverie, m'a rappelé mes
 premières amours. N'en soyez cependant pas jalouse,
 car les songes mêmes n'éloignent pas la pensée qui
 m'occupe toujours ; la présence d'une fleur me rap-
 pelle votre image, et dans le parfum qu'elle exhale,
 je crois respirer la douce haleine de la bouche
 mignonne où l'amour est fixé.

Au milieu des jasmins dont la fleur printanière
 Se marie au lilas, pour parer la bergère,
 Je rêvais au plaisir que l'on goûte au hameau,
 Et couché sur la mousse, au pied d'un arbrisseau,
 J'aurais bien désiré qu'Anaïs fût bergère ;
 Alors, j'aurais conduit sur une herbe légère,
 Heureux d'être berger, son docile troupeau,
 Et puis le ramenant, avec elle, au hameau,
 Je passerais la nuit dans son humble chaumière,

Oubliant l'univers et la nature entière ,
Pour revenir encore au pied de ces côteaux ,
Procurer la pâture aux timides agneaux .
Hélas ! j'étais heureux dans cette rêverie ,
Quand je vis un berger sur la verte prairie ,
Conduisant des troupeaux qui broutaient les gazons
Qu'Anaïs réservait à ses tendres moutons !
Je m'éveille aussitôt, et bouillant de colère ,
Le serment que je fis contre le téméraire ,
M'arrachant au sommeil, me priva d'une erreur
Qui me fit un moment goûter le vrai bonheur .

Cesouvenir ne m'arrêtera pas davantage ; j'oubliais peut-être , en me livrant à toutes ses douceurs , que j'ai à vous entretenir de la deuxième classe appelée diandrie , c'est-à-dire , deux étamines : on y trouve le jasmin , le lilas , la sauge et le romarin . L'odeur suave , fine et pénétrante du jasmin , parle assez en sa faveur ; le lilas est admirable par son joli feuillage et ses bouquets charmans ; le romarin et la sauge sont deux plantes aromatiques dont les éloges sont exagérés , celui de la sauge surtout , quoi qu'en dise l'école de Salerne . Vous verrez encore dans cette classe , l'olivier , le betel , la verveine et la véronique ;

ces plantes méritent bien que je m'arrête quelques momens avec elles.

Les anciens avaient une telle vénération pour l'olivier, qu'ils lui attribuaient une origine merveilleuse : selon eux, il ne pouvait avoir été produit que par une divinité bienfaisante ; les Grecs l'attribuaient à Minerve, d'autres à Mercure, quelques autres à Aristée, *filz d'Apollon*. On croit que les Phocéens l'apportèrent à Marseille, 680 ans avant Jésus-Christ ; que de là, il se répandit dans les Gaules et dans l'Italie. L'olivier paraît avoir été un des premiers arbres cultivés parmi les hommes ; les nombreux et utiles usages auxquels sont employés ses produits, l'ont fait regarder, de tout temps, comme un des végétaux les plus précieux pour l'espèce humaine. Ses rameaux, ornés de feuilles et chargés de fruits, sont encore le symbole de l'abondance et de la paix ; ses fruits, macérés dans une lessive alcaline, acquièrent un goût très-agréable qui les fait rechercher pour le service des tables ; son huile est l'assaisonnement le plus général, le plus doux et le plus utile de nos alimens. Cette huile est encore la base des huiles odoriférantes, et d'une foule de préparations cosmétiques ; elle sert enfin aux prêtres catholiques à sacrer la tête des

rois , et à oindre les sens des mourans , dans le sacrement de l'extrême-onction.

Le fertile olivier annonce l'abondance ,
La concorde et la paix , et notre belle France ,
Lasse de ses lauriers , en cueille les rameaux ,
Et revoit le bonheur dans le duc de Bordeaux.
L'aquilon furieux et l'horrible froidure ,
Avaient séché sa feuille et flétri sa verdure ;
Obligé de céder au courroux des frimats ,
L'olivier disparut long-temps de ces climats ;
Mais l'amour qui veillait au bonheur de la France ,
D'un souffle a fait éclore une récolte immense ,
Et de fleurs et de fruits , qu'en dépit de Pluton ,
Offre à la France heureuse un dernier rejeton.
La saison des hivers imprime à la nature ,
Le deuil , et de ses maux vient combler la mesure ;
Au retour du printemps , l'aurore , de ses pleurs ,
La ranime , et fait naître une foule de fleurs :
Telle , en d'horribles temps , la patrie affligée ,
En voyant des Bourbons la tige ravagée ,
Renaît à l'espérance , et trouve un autre Henri
Dans l'enfant de nos cœurs , dans le fils de Berri.

Cette vénération que les auciens avaient pour

l'olivier, et que nous conservons encore, me rappelle la verveine, qui passait, parmi eux, pour une plante sacrée. Les druides la faisaient entrer dans l'eau lustrale, et la cueillaient avec des cérémonies particulières; les Grecs en faisaient des couronnes pour les héraults d'armes chargés d'annoncer la paix ou la guerre; les magiciens la mettaient dans leurs enchantemens: on lui attribuait la propriété de resserrer les nœuds de l'amitié, et de réconcilier les cœurs aliénés par la haine. Avant de la cueillir, les druides faisaient des sacrifices à la terre; ils ne l'arrachaient qu'à la pointe du jour; au temps de la canicule, ils s'en servaient pour l'aspersion de l'eau lustrale, et pour chasser les esprits malins: les propriétés de la verveine ne reposent que sur des faits douteux, de fausses observations ou des préjugés.

Que je serais heureux, si l'aimable verveine
 Me rendait mes amis, et dissipait la haine
 Dont ils m'ont accablé! J'irais sur les chemins
 Guéter sa floraison, et cueillir de mes mains
 Cette fleur précieuse à mon ame affligée,
 Et porter en triomphe, en guirlande arrangée,
 Un symbole de paix qui me serait promis

En me conciliant le cœur de mes amis,
C'en est fait maintenant, l'épithète banale
De plante vénérée et de liqueur lustrale,
N'intéressent encor que les faibles esprits;
Ces noms ne sont tracés que dans de vieux écrits.

Les habitans des contrées équatoriales ont beaucoup d'amour pour une plante qui croît dans les Indes orientales, et qui est devenue pour eux un objet de première nécessité.

Le betel, sarmenteux comme la vigne, exige à peu près les mêmes soins, et grimpe également le long des échelas ou des arbres. Les Indiens en font un masticatoire dont ils ont une habitude continuelle.

Je vais, belle Anaïs, vous faire ici l'histoire
Du végétal brûlant et du masticatoire
Que le prince et l'esclave, et le sexe enchanteur,
Avec tant de plaisir mâchent sous l'équateur:
On ramasse avec soin la feuille de la plante,
On l'unit à la chaux, et dès qu'elle fermente,
On y met de l'arec, l'aère et brûlante noix;
Ce mélange compose une espèce de poix,
Et cette poix enfin, quand elle est refroidie,
Se divise en morceaux d'une forme arrondie,

Pour tenir à la bouche et rouler aisément,
Afin de se donner un certain agrément.
De ce masticatoire, on fait un grand usage;
On le mâche en visite, aussi bien qu'en ménage;
On l'offre à ses amis, on s'en fait compliment,
Et s'il manque par fois, on éprouve un tourment.
Lorsqu'on veut se quitter, et témoigner la joie
De se revoir, on échange une bourse de soie
Qui contient le mastic en pompe présenté,
Dont on fait à son tour hommage à la beauté.
Les dames ont, dit-on, une grande faiblesse
Pour ce mastic heureux qui donne la tendresse;
Certes, je les approuve, et ne les blâme pas,
Si, pour se faire aimer, elles manquent d'appas.

LETTRE X.

JE vois si peu de belles fleurs parmi celles qui n'ont qu'une seule étamine, et qui composent la première classe appelée monandrie, que je me suis peu empressé à vous en entretenir, imaginant que la description d'une plante indifférente, dépourvue des attraits qui la distinguent des herbes que l'on foule, n'aurait d'autre charme, pour vous, que celui d'en fixer la verdure; c'est aussi, belle Anaïs, une des raisons qui m'ont éloigné d'une marche régulière dans nos entretiens sur la botanique, selon le système de Linné; je me propose toutefois, si cet ordre vous plaît davantage, de parcourir celui de Tournefort, d'après le rang indiqué à chaque classe; mais voulant à présent les décrire toutes, j'ai trouvé dans la première, une fleur qui n'est pas sans agrément: c'est le balisier des Indes, à fleurs rouges, que l'on cultive dans quelques jardins. Des curieux ont donné quelquefois le nom de canne à sucre à cette plante,

je ne sais sur quel fondement ; si je découvrais *quelque particularité qui la rendit plus intéressante à vos yeux*, ne doutez pas de mon empressement à vous la détailler.

La huitième classe, appelée octandrie de ses huit étaminés, vous offre la bruyère à fleurs purpurines, où les abeilles se plaisent à butiner ; cette classe s'enrichit encore de plusieurs espèces de fleurs nommées *capucines*. La première, qui fait si bien sur la salade, est, comme les autres fleurs de son espèce, terminée postérieurement par une manière de capuchon, d'où lui vient apparemment le nom qu'elle porte ; n'ayant pas eu le plaisir de remarquer moi-même l'explosion électrique que fait la seconde au moment du crépuscule, je ne vous en parlerai que pour rendre hommage à mademoiselle Linné qui en a fait l'observation, et qui a tout l'honneur de la découverte.

- Du professeur d'Upsal, la savante héritière,
- Dès le lever du jour, à la fleur printanière
- Allait faire sa cour, disputant au zéphyr
- Son amoureux hommage et son premier soupir ;
- Elle adorait les fleurs, et toujours auprès d'elles,

Il semblaît que ses soins les rendissent plus belles
En admirer la forme , en voir les mouvemens ,
Voilà tous ses plaisirs et ses plus doux momens.
C'est ainsi quand on aime , qu'auprès de sa maîtresse ;
Le temps paraît bien court pour peindre sa tendresse ,
On épie un sourire , on attend un coup d'œil ;
Un seul mot pour l'amant est un sujet d'orgueil.

Il existe une troisième espèce de capucine , qu'on dit être originaire du Pérou ; elle attire les regards par la beauté de sa couleur , et satisfait l'odorat par la douceur de son parfum.

La dixième classe , appelée décandrie des dix étamines qui couronnent les fleurs de cette classe , nous présente le gainier , l'arbousier , l'œillet et la rue. Le gainier se-taille parfaitement en palissade ; ses fleurs purpurines sont d'un bel effet , et ornent merveilleusement la campagne. L'arbousier , rare dans le pays que vous habitez , est un charmant arbuste à fleurs blanches ; son fruit est une baie polysperme que l'on sert quelquefois sur nos tables. Quant aux œillets , je n'ai voulu qu'indiquer leur classe , sachant les soins que vous leur donnez , et vous faire mon compliment sur les succès que vous obtenez de cette culture.

La rue à petites fleurs jaunes, d'une odeur forte, même fétide, appelée noble par l'école de Salerno, a de la célébrité pour les maladies des yeux; les vôtres étant si bons et si beaux, cette plante n'entrera pas, sans doute, dans votre cabinet de toilette.

La dixième classe vous offre encore, belle Anaïs, le gayac ou bois saint, l'azédarac ou l'arbre à chaquet, le copayer, la fraxinelle et le cassier.

Originnaire de l'Égypte et des Indes orientales, il paraît que la casse, inconnue aux anciens naturalistes et médecins de la Grèce et de Rome, a été mentionnée d'abord, et introduite dans l'art de guérir, par Avicenne et Sérapion. On prescrit la casse avec succès, dit Fourcroy, même avec sécurité, dans tous les cas où la nécessité de purger est jointe avec des affections qui semblent présenter une véritable contre-indication à l'emploi des cathartiques. Les personnes dont la digestion est pénible, se sont quelquefois bien trouvées d'une petite quantité de casse prise avant le repas; ce moyen, recommandé par des praticiens habiles, a droit aux plus magnifiques éloges, s'il a réellement calmé les souffrances et agrandi la carrière de l'homme qui brille au

premier rang dans les fastes de la république littéraire, selon le célèbre Delille.

La casse prolongea les vieux jours de Voltaire,
Et soutint, pour les arts, sa tête octogénaire.
Favori de Phébus, en sa caducité,
Ce fameux écrivain eut la vivacité
Des jeunes troubadours, et son dernier ouvrage,
Du goût et du talent mérita le suffrage.
A cet âge où le style est presque sans couleurs,
Il obtint d'Apollon les plus rares faveurs ;
Son titre est précieux, et cette dédicace
Devait être adressée à l'arbre de la casse :
Heureux si je pouvais, d'un éternel printemps,
Vous donner le moyen d'avoir les agrémens !...

L'azédarach ou arbre à chapelet, a la même origine, et prospère dans tous les climats chauds, et même dans les provinces méridionales de la France. Cet arbrisseau porte à Saint-Domingue, le nom de lilas, à cause de la ressemblance dans les panicules et la couleur de ses fleurs avec notre lilas ; ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'odeur est absolument la même. La taille élevée de cet arbrisseau, l'élégance

de son port, les nuances agréables et variées de ses fleurs, l'avantage qu'elles ont de s'épanouir durant la majeure partie de l'année, assignent sans doute, à ce végétal magnifique, une place distinguée dans les parcs et dans les bosquets. Ce ne sont pourtant là que ses moindres qualités; on peut extraire de ses fruits une huile bonne à brûler, et surtout une cire propre à faire des bougies qui donnent beaucoup de lumière, sans répandre aucune mauvaise odeur; les noyaux ne sont pas même complètement inutiles, puisque les dévots catholiques en font des chapelets: telle est l'origine de la dénomination pieuse que cet arbrisseau a reçue d'arbre saint.

Je voudrais, Anaïs, que cet arbre exotique
 Fût, au lieu d'arbre saint, nommé Saint-Dominique;
 Ce saint est mon patron, et pour les chapelets,
 Vous savez comme il fit la guerre aux miquelets.
 Il fut le fondateur de l'ordre du Rosaire;
 Vous tenez à cet ordre, et moi, comme confrère,
 Je prierais avec vous le saint inquisiteur,
 De demander au ciel qu'il fit notre bonheur.
 Soumis tous deux, de cœur, à cette confrérie,

Le chapelet en main , et notre ame guérie ,
En présence du saint , courbés devant l'autel ,
L'amour nous dicterait le serment solennel
De nous aimer toujours , et d'avoir le Rosaire
Pour témoin du désir mutuel de nous plaire ;
Enfin , pour abréger , il faudrait être unis
Comme ces jolis grains à l'art assujettis.
Je suis trop bon chrétien et trop bon catholique ,
Pour ne pas désirer d'avoir saint Dominique
A ma noce , où ce saint , couronnant Anaïs ,
Offrira pour guirlande une tige de lis.
Vous avez vu sa main constamment embellie
D'un joli chapelet de la tige fleurie
D'un lis éblouissant dont la pure blancheur
D'une ame toujours belle annonce la candeur.
Pour moi , belle Anaïs , *désireux de vous plaire* ,
Je trouve dans ce lis un précieux mystère ;
Il est dans mon patron un emblème de foi ,
C'est un ordre , à mes yeux , d'adorer votre loi.

Saint-Domingue et la Jamaïque produisent spontanément le gayac , appelé aussi le bois saint , sans doute à cause de la grande réputation dont il a joui comme anti-syphillitique. L'introduction de ce végé-

tal exotique dans la matière médicale, paraît se rattacher à la découverte du nouveau monde, et date, par conséquent, de l'invasion d'une maladie cruelle en Europe. Un prêtre Espagnol, tourmenté, pendant vingt-trois ans, par cette maladie, composa un ouvrage, imprimé à Venise en 1529, sur les moyens de la guérir: il eût eu plus de mérite s'il avait écrit sur les moyens de la prévenir; quoi qu'il en soit, une bulle de Clément VII couronna son ouvrage d'un beau privilège.

Parmi nous, le gayac n'est qu'un sudorifique,
 Et n'est pas le meilleur anti-syphillitique;
 Son usage accessoire est toujours précieux;
 Dans la goutte atonique, il est souvent heureux.
 Si le prêtre Espagnol, guéri par son usage,
 A dans un livre saint détaillé l'avantage
 D'employer sa racine, ou sa feuille, ou son bois,
 Il devait au remède, et sa plume et sa voix.

La décandrie compte encore parmi les belles plantes qu'elle possède, un végétal curieux dont s'embellissent les forêts des contrées méridionales de l'Europe; la ressemblance de ses feuilles avec celles

du frêne , lui ont fait donner le nom de fraxinelle ; il s'en exhale , dans les temps chauds , une vapeur inflammable qui prend feu lorsqu'on en approche une bougie alluméc. Cette plante siège , en quelque sorte , au milieu d'un fluide éthéré , qui , surtout à l'aurore et vers le crépuscule d'une belle journée d'été , s'enflamme à l'approche d'une bougie , et offre le spectacle d'une atmosphère ou d'une auréole lumineuse qui n'endommage point ses fleurs.

Cette plante inflammable étale sa parure
Au milieu des forêts : c'est là que la nature ,
Aimant la fraxinelle , anime ses couleurs ,
Et qu'un tendre zéphyr la comble de faveurs.
Cette fleur amoureuse , au lever de l'aurore ,
Exhale tous les feux dont l'amour la dévore ;
Elle brille et s'enflamme aux rayons d'un beau jour ;
A son déclin encore , elle brûle d'amour.
La fin de la journée est pour la fraxinelle ,
Le moment qu'elle attend pour paraître plus belle ;
Une auréole alors entoure ses appas ,
La flamme l'environne et ne la brûle pas.
Telle on voit la coquette attendre la soirée ,

Pour admettre l'amant dont elle est adorée ,
A sa cour , où , brillant au milieu des flambeaux ,
Ses yeux ont plus d'éclat et paraissent plus beaux.

LETTRE XI.

Nous voilà , belle Anaïs , à la treizième classe du système de Linné : la polyandrie comprend toutes les fleurs qui ont de vingt à cent étamines , insérées sous l'ovaire ; de ce nombre , sont l'anémone¹ , le pavot , la renoncule , la clématite et le coquelicot. J'imagine que vous ferez votre compliment à tous ces maris , de posséder de si jolies femmes , et qu'à leur tour elles seront félicitées d'avoir de si tendres et de si nombreux maris. Je vous croirais fort embarrassée de tous ces complimens , si l'habitude d'en faire et d'en recevoir n'avait formé votre esprit à triompher , sans effort , de ce qui paraît si difficile à d'autres. J'ai été souvent dans la société des dames ; j'ai hasardé , même quelquefois , de leur dire ce que l'on appelle , dans le monde , des douceurs , et voilà qu'à présent je ne sais rien dire d'aimable à l'anémone , à la renoncule , qui sont elles-mêmes assez aimables pour

être aimées de vous ; il faut bien cependant leur adresser quelques mots en forme de compliment.

Tendres fleurs , à jamais restez dans ce parterre ,
Où la main d'Anaïs vient arroser la terre ;
Heureuses de porter un si bel ornement ,
D'Anaïs , tous les jours , faites l'amusement !

Laissez-vous approcher de la main bienfaisante
Qui soigne votre tige et la rend élégante.

Sans elle , tendres fleurs , quel était votre sort ?

Vous auriez enduré les horreurs de la mort.

Ne l'accusez jamais d'avoir eu des caprices ;

Vous êtes ses amours , vous faites ses délices ;

Sans les soins assidus prodigués par sa main ,

Vous n'auriez pas goûté les douceurs de l'hymen.

Livrez-vous , sans réserve , à la reconnaissance ;

Pour parer Anaïs , employez l'élégance ;

Ouvrez votre calice , exhalez vos odeurs ,

Sur vous , plus d'une fois , elle a versé des pleurs.

Laissez-lui partager le sort de l'étamine ,

Jouissez des baisers de sa bouche divine ,

Et sur un sein d'albâtre où sont tous les appas ,

Vous aurez le bonheur dans un noble trépas !

Il est dommage que le pavot se trouve en société

avec toutes ces fleurs ; j'aurais dû l'en distraire , ma
lettre pouvant remplacer à merveille toutes ses
vertus.

Pour vous plaire , Anaïs , vous voyant fatiguée ,
Avec le froid pavot ma muse s'est ligüée.
Hypocrate et son art , Galien et son esprit ,
Vous feraient moins dormir que ne fait cet écrit ;
Mais lorsque le sommeil vous aura délassée ,
Que la noire vapeur d'ennui sera passée ,
J'obtiendrai pour ma muse un complaisant coup d'œil
Qui remplira mon cœur d'un sentiment d'orgueil.
Ce n'est pas que ma muse à mes désirs docile ,
Pour vous plaire ait lié l'agrément à l'utile ;
Mais connaissant le sexe enclin à la bonté ,
Connaissant même encor sa curiosité ,
Je gage qu'Anaïs aura la patience
De parcourir ces vers avec quelque indulgence ,
Et si , par aventure , elle bronche en chemin ,
A quelque mot heureux , j'espère que sa main
Tracera sur la feuille une phrase indulgente ,
Où mes yeux réjouis liront qu'elle est contente
De mon intention et de ma volonté :
Il suffit à mon cœur de plaire à la beauté.

Pour vous plaire encore davantage , il vaudrait peut-être mieux vous dire , en bonne prose , les caractères auxquels on reconnaît chaque fleur. La quatorzième classe , par exemple, est fondée sur la proportion des étamines entre elles : cette classe est appelée didynamie de ses quatre étamines , dont deux constamment plus petites et deux plus longues , toutes deux insérées sur une corolle monopétale irrégulière ; cette classe renferme les labiées et les personnées de Tournefort , dont nous comparerons le système à celui que nous suivons à présent , quand nous aurons parcouru les vingt-quatre classes qui le constituent.

La lavande appartient à la didynamie ;

C'est votre connaissance , et même votre amie :

J'y vois le basilic , la mélisse , le thym ,

Dont les modestes fleurs rehaussent votre teint.

A voir les petites fleurs de toutes ces plantes , il semble que la nature a voulu les dédommager , en parfumant leur tige et leurs feuilles ; on aime à les presser dans ses doigts , à respirer l'odeur qui s'exhale de toutes les parties de ces simples odorans ; on en fait machinalement de petites boules à la ma-

nière des gens de l'art , qui en composent des trochisques.

Il me semble avoir vu la mélisse embaumée ,
Prendre une forme ronde en vos mains exprimée ,
Et projectile heureux , aussi prompt que l'éclair ,
Disparaître à l'instant et voltiger dans l'air.
Au trochisque odorant , vos doigts servant de moule ,
Combien j'aurais voulu m'emparer de la boule
Dont le moindre mérite était dans son odeur !...
Peu de chose a souvent assuré le bonheur
D'un amant prévenu dont l'amante fidelle
Embellit d'un grand prix la moindre bagatelle ;
Ce trochisque lancé peut être le signal
D'un rendez-vous aimable , où l'amour , de son mal ,
Veut couronner le terme et combler la mesure
Des plaisirs que ce dieu répand sur la nature.
Vous savez , Anaïs , qu'aimer est tout mon bien ;
J'aspire à votre amour , tout le reste n'est rien.

Mais votre bonheur étant ce que je désire le plus ,
si vous croyez le trouver dans l'indifférence , je vais
vous décrire un arbrisseau de cette classe , qui a la
vertu de vaincre l'amour. Le gattelier , nommé aussi

agnus castus, selon Pline et Dioscoride, formait de son branchage la couche virginale des prêtresses de Cérès, et les temples de la chaste déesse en étaient jonchés à la célébration des Thesmophories. On préparait n'aguère, avec les baies de cet arbrisseau, une essence dont on faisait usage dans ces sombres asiles, où l'homme s'imposait la loi barbare de combattre le plus doux et le plus utile penchant de la nature. Arnaud de Villeneuve a prétendu que pour ne jamais aimer, il suffisait de porter habituellement un couteau dont le manche serait fait avec le bois de gattelier.

Voulez-vous, Anaïs, que nous fassions l'épreuve
 Du secret merveilleux d'Arnaud de Villeneuve ?
 L'arbuste n'est pas rare, et l'on peut aisément
 Fabriquer de ce bois le fatal instrument
 Qui détruit de l'amour la flamme la plus tendre.
 Ce n'est pas mon avis, je crois qu'il faut attendre ;
 L'amour s'envolera sur les ailes du temps,
 Une vive amitié finira nos tourmens....
 Mais si du gattelier vous craignez peu l'usage,
 A suivre votre avis, de bon cœur je m'engage ;
 Écrivez un seul mot, et vite au coutelier
 Je commande un couteau de bois de gattelier.

LETTRE XII.

Vous avez encore, belle Anaïs, bien des connaissances, et même des amies dans la quinzisième classe, appelée par les botanistes tétradynamie, c'est-à-dire, des fleurs qui ont six étamines, dont deux constamment plus petites que les quatre autres; vous y reconnaitrez le cochléaria, la caméline, le chou, le giroflie, la cassolette, le thlaspy, la rave et le navet. Cette classe comprend toutes les siliculeuses, et correspond parfaitement aux crucifères de Tournefort; plusieurs de ces plantes sont cultivées, avec soin, dans les parterres, qu'elles ornent admirablement. Quant aux plantes potagères, je ne suis pas fâché que votre amitié pour elles devienne plus particulière encore dans l'espérance de les voir servir à notre ménage.

On parle avec plaisir des plantes du potage,
Quand on a le projet d'établir un ménage;
Il est bon de savoir ce qu'il faut aux ragoûts,
Et l'art de marier les navets et les choux:
Tome I. 8

Mais il faut réparer l'oubli qui m'inquiète ;
 Dans cette classe encore , on trouve la roquette ;
 Vous n'avez qu'à jeter les yeux sur l'almanach ,
 Pour savoir de quel prix elle est pour l'estomac .
 Je sais que l'almanach n'est pas le meilleur livre
 Où l'on puisse trouver la science de vivre ;
 Mais j'en connais un autre , et je vais l'indiquer ,
 Si , dans l'occasion , vous voulez l'invoquer .
 Cet ouvrage a pour titre : *Ecole de Salerne* ;
 On le lit à Paris , à Rome , ainsi qu'à Berne .
 Il dit que la roquette invite les époux ,
 A jouir plus souvent des plaisirs les plus doux .
 La roquette , en ce cas , n'est pas sans importance ,
 Si du lit conjugal , chassant l'indifférence ,
 Elle vient éclairer du flambeau de l'amour ,
 Le trône où Cupidon a fixé son séjour .
 Avant que de serrer les nœuds du mariage ,
 Et surtout désireux de faire un bon ménage ,
 Je m'informe , avec soin , d'un fameux médecin ,
 (Car il faut être instruit des devoirs de l'hymen) ,
 Des moyens assurés de prolonger l'ivresse
 Que de tendres époux goûtent dans leur jeunesse ,
 Et d'éloigner la fin du délire amoureux ,
 Qui fait qu'un mariage est plus long-temps heureux .

Pourquoi tous ces discours ? Je dis , sans hyperbole ,
Que vous serez toujours , Anaïs , mon idole.
Si vous voulez en croire un débile mortel ,
Mon cœur , soyez-en sûre , aura le même autel.

Comme toutes les jeunes personnes , vous préférez
un bal , une comédie , une promenade , un entretien
sur la parure , à tous les soins qu'exige un ménage ,
et à toutes les conversations qui rappellent les devoirs
des époux ; je veux bien volontiers , selon mon usage ,
être docile à tous vos goûts , et pour vous en donner
un exemple , abandonner cet entretien , pour vous
accompagner dans ces beaux jardins où la nature
offre , à nos yeux , un spectacle toujours varié , tou-
jours riant , et toujours *si favorable à l'amour* ;

Dans ces beaux lieux où Flore établit son empire ,
A l'ombre des rameaux caressés par Zéphire ,
Sous ces jolis berceaux où de tendres amans
Vont soupirer leur peine et chanter leurs tourmens.

Je voudrais bien , Anaïs , habiter avec vous ces
lieux-là toute ma vie ; cette félicité promise à nos
premiers parens , ne fut que passagère , pour appren-
dre à l'homme qu'il ne peut être heureux qu'un
moment.

Anaïs , s'il est vrai que la Parque livide ,
 Ait tracé de nos jours une marche rapide ,
 Songez que pour jouir , il n'est qu'un doux instant ;
 Oublions , s'il se peut , le sort qui nous attend.

Je ne sais pourquoi les idées de plaisir et de
bonheur finissent toujours par amener la mélancolie :
 on est heureux , et l'on soupire ; un moment de
 volupté est suivi de tristesse , et le cœur n'est jamais
 satisfait.

On ne sait définir quelle est notre faiblesse ;
 Nous cédon's aisément au seul trait qui nous blesse :
 Les pleurs sont un plaisir , la tristesse un bonheur ,
 Et nous trouvons encore un charme à la douleur.

Cette situation que j'éprouve , et ces sentimens
 que vous m'inspirez , ne peuvent être que l'effet de
 l'amour. Connaissez-vous ce petit dieu dont on dit
 tant de bien , et qui fait tant de mal ; ce dieu dont
 Jupiter voulut obliger Vénus de se défaire , connais-
 sant , à sa physionomie , les troubles qu'il causerait ?
 Mais Vénus , pour le dérober à la colère du maître
 des dieux , le cacha dans les bois , où il suç'a le lait
 des bêtes féroces , et dès qu'il eut la force de manier

l'arc , il apprit sur les animaux , à tirer sur les hommes.

Mais vous , belle Anaïs , à qui tout est facile ,
Vous avez de l'amour fait un enfant docile ,
Sensible , caressant , et même un peu flatteur ,
Qui viendra , sous vos lois , un aimable docteur.

N'est-ce pas , en effet , pour vous plaire , que je m'avise de vous donner des leçons sur un sujet que je ne connois , ou plutôt que je ne cherche à connaître que parce qu'il vous est agréable ? Aussi ne veux-je pas vous en séparer plus long-temps ; je vais vous conduire à ces tendres fleurs qui attendent vos caresses.

C'est d'ailleurs le moment d'aller à la toilette ,
Où le beau giroffier , la douce cassolette ,
Joignent à leurs bouquets un parfum précieux
Pour charmer , à la fois , l'odorat et les yeux.
Le thlaspy vous attend , ainsi que l'ibéride ,
Comme les autres fleurs , de vos regards avide ;
La belle caméline et la bourse à pasteur ,
Expireront peut-être avant cette faveur.
Hâtez-vous , Anaïs , calmez l'impaticence

De ces fleurs qui toujours ont prouvé leur constance :
 Oui, ce peuple odorant ne veut, pour être heureux,
 Qu'un mot de votre bouche, un regard de vos yeux.

Dans plusieurs départemens de la France, et surtout dans ceux de la Somme et du Pas-de-Calais, on cultive la caméline, sous le nom vulgaire de camomen. Elle s'aperçoit dans tous les lins, dit Parmen-tier; les cultivateurs ne se plaignent pas du dommage qu'elle leur cause, parce qu'on peut la rouir, la filer avec le lin, et tirer également l'huile de sa graine. Destinée à remplacer le lin, le colsa, les pavots que l'intempérie des saisons a détruits, la caméline ne trompe jamais l'espoir de l'agronome; car pouvant être semée beaucoup plus tard, et n'exigeant que trois mois au plus pour parcourir tous les périodes de la végétation, elle n'est pas exposée aux mêmes inconvéniens.

Un habile agronome obtient de sa culture,
 Des faveurs que souvent refuse la nature
 A d'autres végétaux; insensible aux frimats,
 Elle croit en tous lieux et dans tous les climats.
 Sa tige, utile au pauvre, habille sa chaumière,
 Et prête à sa famille une vive lumière;

Sa graine céréale , accessible au malheur ,
Lui donne un aliment qui calme la douleur
De la faim , et le cœur du père de famille
S'épanouit auprès du fagot qui pétille ,
En voyant ses enfans apaiser à la fois ,
Du froid et de la faim les rigoureuses lois.
Voyez , belle Anaïs , combien la caméline
Est utile aux humains : cette plante divine
Offre tous les secours que la Divinité
A semés sur la terre où vit l'humanité.

Vous avez l'ame trop belle pour ne pas vous intéresser davantage aux plantes d'une grande utilité ; je laisse à la coquette , le giroffier , la cassolette et le thlaspy , pour m'occuper encore , avec vous , de celles qui intéressent le pauvre , en le soulageant dans ses maux.

Né dans la fange des marais , ou sur les bords de la mer , dépourvu des agrémens extérieurs qui fixent les regards , le cochléaria eût été à peine remarqué , sans les qualités précieuses qui le font rechercher pour les maladies scorbutiques. Cette plante , qui a tiré son nom de la forme concave de ses feuilles , assez justement comparées à une cuiller , cochleare , se multiplie prodigieusement dans les contrées où le

scorbut est le plus fréquent , et porté au plus haut point d'intensité , comme dans les îles de la mer du Sud et sur les plages du Groenland. Cette plante salutaire ne borne pas là ses services ; on l'emploie utilement encore contre la paralysie , l'hypochondrie et les scrofules ; dans plusieurs pays , on la mange en salade ; en Islande , on en prépare différens mets avec le beurre et le lait.

Partout , de la nature on voit la prévoyance ;
 Elle sait prodiguer ses soins , sa préférence
 Au végétal utile aux mortels abattus
 Que la mort saisirait , s'il n'offrait ses vertus.
 Cette plante salubre abonde sur les plages
 Oà la contagion exerce ses ravages
 Avec le plus d'empire et de férocité ,
 Et triomphe aussitôt de son intensité.
 Les marins , accablés d'un pénible voyage ,
 Et prêts à succomber sous un mal dont la rage
 Les frappe et les poursuit , implorent le secours
 De l'herbe qui soutient et prolonge leurs jours.
 La plante salutaire offre son assistance ,
 Et le mal disparaît , vaincu par sa puissance ,
 Comme on voit disparaître , emporté dans les airs ,
 Un orage qui fuit au milieu des éclairs.

Il est peu de végétaux qui aient joui d'une aussi grande réputation que le chou ; il tient un rang distingué dans la cinquième classe du système de Tournefort , par ses qualités alimentaires et par ses propriétés anti-scorbutiques. Hippocrate le regardait comme propre à évacuer la bile. Caton l'ancien l'administrait , avec une confiance aveugle , dans presque toutes les maladies , et ce grand homme , alliant une crédulité extrême à sa haine contre les médecins , eut bien la faiblesse de croire que lui et sa famille avaient été préservés de la peste par les vertus prodigieuses de ce végétal. Pline ne se montre pas moins crédule sur ses propriétés médicales ; Aristote , et presque tous les philosophes , les médecins et les naturalistes de l'antiquité , ont fait mention de sa singulière propriété , de prévenir et de faire disparaître l'ivresse.

Ce serait un bonheur si ce fléau funeste
 Qui ravage l'Espagne , et qu'on nomme la peste ,
 Pouvait être détruit en mangeant des choux fleurs !
 Il eût à tout un peuple épargné bien des pleurs !
 Je respecte Caton , et j'en crois sa logique ,
 Quand il dit que la plante est anti-scorbutique.

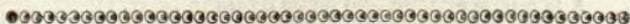
Ce système s'allie au précepte nouveau ,
 Sur l'art de préserver de ce dernier fléau.
 Ce grand homme était sobre, avait des mœurs austères ;
 Il savait éloigner les vices délétères
 Des alimens suspects , par sa frugalité ;
 Mais on rit maintenant de sa crédulité.
 Pline le philosophe et le sage Aristote ,
 Se trompent tous les deux : leur doctrine radote ,
 En prescrivant le chou contre l'effet du vin.
 L'expérience encor n'offre rien de certain ;
 Pour guérir cet état , il serait bien commode
 D'user de ce moyen ; on mettrait à la mode ,
 Au moins chez la canaille , une garbure aux choux ;
 Et certes , j'en conviens , le remède est trop doux.

La cassolette et le giroffier dont vous embellissez
 vos jardins , offrent de très-belles fleurs , qui de-
 viennent plus belles encore par les soins que vous
 leur prodiguez. Il en est de plusieurs couleurs et de
 plusieurs variétés ; je crois que tout leur mérite est
 concentré dans leur parfum : il est bien grand , sans
 doute , si vous aimez à le respirer.

Je sais que tous les jours vous allez au parterre
 Examiner ces fleurs , et déclarer la guerre

A la guêpe cruelle , au léger papillon ,
A la mouche vorace , et surtout au frelon :
Vous faites sentinelle , et prenez au passage ,
L'abeille qui butine et l'insecte volage ;
Ils veulent s'échapper , ils craignent le trépas ;
S'ils voyaient votre cœur , ils ne le craindraient pas.





LETTRE XIII.

LE célèbre Linné, belle Anaïs, a donné le nom de monadelphie à la seizième classe de son système ; cette classe se caractérise par la réunion des étamines, en nombre variable, liées en un seul corps par leurs filets : voilà le précepte, et l'exemple vous est offert par le géranion, la guimauve, l'alcée ou passe-rose, la mauve et le coton.

• La guimauve est une très-belle plante de la famille des malvacées ; la douceur de son duvet blanchâtre et soyeux, l'élevation de ses tiges, ses paquets de fleurs légèrement purpurines, lui donnent un port agréable ; du bord des ruisseaux et des lieux humides qu'elle habite, elle est passée dans nos jardins, mais plutôt comme plante médicale, que comme fleur d'ornement.

Cette plante admirable et toujours précieuse,
Contient une saveur très-mucilagineuse,

Et son suc nutritif, laissé comme aliment,
Est d'un usage sûr, comme médicament.
Sur ses grandes vertus, il n'est point d'équivoque;
Elle apaise nos maux aussitôt qu'on l'invoque.
Voulez-vous écouter le nombre des tourmens
Qu'elle guérit? Elle est fort bonne pour les dents;
L'infusion des fleurs, au sucre édulcorée,
Adoucit l'estomac, arrête la diarrhée;
Elle calme un furoncle, une plaie, un bubon;
Croyez qu'à tous ces maux le remède est très-bon.
Ses succès sont connus dans la péritonite,
La péripneumonie, encor dans la néphrite;
On l'administre aussi dans l'empoisonnement,
Où toujours elle apporte un grand soulagement.
Dans un hémathémèze et dans la scarlatine,
Elle est d'un grand secours, et même dans l'angine;
Introduite avec soin au conduit auditif,
Elle apaise le mal par son suc lénitif.
Cette plante, en un mot, est toute débonnaire;
Elle guérit un sourd, soulage un poitrinaire,
Et quand l'œil fatigué s'enflamme en travaillant,
On l'applique en collyre, et l'œil devient brillant.
Je vous jure, Anaïs, sans charlatanerie,
Qu'on en est satisfait dans la dyssenterie;

Je sais tous ces détails d'un fameux médecin,
 Qui l'ordonne souvent, et n'en craint jamais rien.
 La guimauve est heureuse, et sait encor vous plaire,
 Quand vous n'exigez pas son baume salutaire
 Contre quelque douleur; elle est dans la santé,
 Ou pastille, ou bonbon d'une grande bonté.

Vous voyez, Anaïs, que je ne taries pas sur le mérite de ceux que je connais particulièrement, au hasard de passer pour flatteur aux yeux des jaloux; je promène souvent dans un lieu très-frais, tapissé de guimauve et d'alcées, et je devais ce petit éloge à cette promenade malvacée.

Le coton, j'en suis sûr, ne vous est connu que par l'emploi qu'on en fait en ménage; cette plante, cultivée quelquefois dans nos climats, n'a répondu ni à nos soins, ni aux ressources que nous en attendions, et pour être abandonné à une culture étrangère, il n'en est pas moins précieux pour celui dont les regards se portent avec tant de plaisir sur les jolies mains qui l'embellissent.

Il faut bien dire un mot de la plante exotique,
 Qu'en vain, dans nos climats, on porta d'Amérique,
 Qui roule dans vos doigts, en petit peloton;

De cette plante , enfin , qui produit le coton.
A différens emplois , on s'en sert en ménage ;
En tous temps , en tous lieux , il est fort en usage ,
Et sorti de vos mains , ses filamens soyeux
Font un ouvrage utile , et surtout précieux.
J'aime beaucoup de voir une aiguille élançée ,
Passer rapidement par votre main poussée
Du côté gauche au droit , pour former le contour
D'un bas qui doit couvrir un mollet fait au tour.
Une aiguille inutile est quelquefois ôtée ,
Et dans vos beaux cheveux adroitement portée.
Ou admire toujours , ce n'est pas compliment ,
De vos petites mains le joli mouvement ;
Mais vos yeux , de vos mains ne suivent pas l'ouvrage ;
Cela n'empêche pas un petit bavardage :
Par exemple , on vous dit que ce bas fortuné ,
Va revêtir un pied joliment dessiné ,
Que ne vous dit-on pas ? On vante la tournure
D'un corps fait à merveille ; on dit que la nature
N'a rien fait de si beau , que tout est accompli ;
En un mot , Anaïs , qu'en vous tout est joli.
Ah ! si je voulais bien , je vous dirais encore
Ce qu'un doux entretien fait quelquefois éclore ;
Vous savez mieux que moi qu'un langage d'amour
Est par un tendre amant répété chaque jour.

Le géranion ou l'herbe à robert , de la famille des géraïnes , ne serait pas admis dans nos jardins , si ses feuilles odorantes ne le faisaient rechercher. Cette plante , réduite en poudre , a été directement introduite dans les fosses nazales , pour arrêter l'épistaxis ; elle a été préconisée contre diverses affections ; mais les succès qu'on lui suppose ne sont attestés par aucune expérience clinique ; de sorte que les propriétés de cette plante ont besoin d'être soumises à de nouvelles recherches. Il n'en est pas ainsi de la mauve , dont l'utilité l'a fait connaître avantageusement dès le berceau de la médecine ; son caractère botanique la rapproche singulièrement de la guimauve , et ses propriétés sont presque les mêmes.

Une plante bisannuelle , originaire de l'Orient , qui supporte très-bien la température de nos climats , c'est l'alcée ou passe-rose ; elle a le port d'un arbrisseau , et fait l'ornement des jardins par la beauté de ses fleurs , qui s'épanouissent vers la fin de l'été , et durent pendant une partie de l'automne. La tige de cette plante offre une substance fibreuse et souple , avec laquelle on peut préparer des fils , des cordages , des tissus divers , et fabriquer un excellent papier.

Vous avez sous les yeux la plante malvacée ,
Qui , dans la botanique , a pris le nom d'alcée ;
Sa fleur s'épanouit à la fin de l'été ,
Et l'automne jouit long-temps de sa beauté.



LETTRE XIV.

DES étamines en nombre variable, réunies, par leurs filets, en deux corps distincts, composent, belle Anaïs, la dix-septième classe appelée diadelphie. Le baguenaudier, la cytise, le genêt, l'arachide, le mélilot et l'astragale, appartiennent à cette classe, *comme presque toutes les légumineuses*. Le baguenaudier croît spontanément sur les montagnes de l'Italie, de la Suisse et des provinces méridionales de la France; pour s'amuser ou baguenauder, on fait claquer souvent les gousses vésiculeuses de ce joli arbrisseau: voilà l'origine du mot baguenaudier. Quelques étymologistes sérieux prétendent que les oisifs et les enfans sont seuls capables de baguenauder; j'avoue, belle Anaïs, qu'en dépit de leur décision, je me suis livré bien des fois à cet amusement, et loin d'y renoncer, je vais baguenauder encore, c'est-à-dire, laisser le sérieux de la science, pour m'amuser avec vous de ses agrémens.

En dépit des savans et de leur arrogance ,
Je veux baguenauder , c'est toute ma science ,
Et si je sais remplir l'objet de vos désirs ,
Je serai satisfait , ce sont là mes plaisirs.
Tous ces docteurs si froids , à longue barbe grise ,
Vous verraient-ils , sans trouble , au pied d'un vert cytise ?
Ils seraient près de vous , avec des yeux hagards ,
Ce qu'auprès de Susanne étaient les deux vieillards.

Cette comparaison ne saurait vous déplaire , Anaïs ;
Susanne était belle , et c'était la moindre partie de
son éloge. Si ceux qui blâment l'amusement , vous
voyaient quelquefois , votre vivacité charmante dé-
truirait bientôt , je vous assure , leur grave contenance
et leur maintien affecté.

-Et qu'importe , après tout , qu'un entretien frivole
S'en aille au gré des vents commandés par Eole !
Je n'en aurai pas moins su plaire à la beauté ,
Et ce plaisir vaut mieux que l'immortalité ,
Surtout si les lauriers qui croissent au Parnasse ,
Étaient seuls destinés à ceindre un front de glace.
La gaité , le plaisir , sont mes dieux favoris ;
Ils sont avec l'amour , les grâces et les ris.

Le désir de vous plaire sera donc toujours , belle

Anaïs, le seul but auquel j'aspirerai dans mes entretiens, et celui-ci aura pour sujet le robinier et l'acacia, qui reconnaissent encore la diadelphie, sans préjudice des détails que je vous promets sur les autres plantes que j'ai nommées d'abord. L'acacia est du nombre des arbres qui croissent dans tous les terrains, et presque sans culture; on en fait des bosquets embellis par un beau feuillage, et des grappes fleuries d'où s'exhale une odeur délicieuse. J'oubliais de vous dire que cet arbre épineux doit son nom à la présence de ses épines. Acacia signifie, pointe, aiguillon. Le robinier diffère de l'acacia par son port, la jolie verdure de ses feuilles, et ses grappes purpurines; mais son parfum est infiniment agréable. Cet arbuste, très-recherché, exige beaucoup de soin; mais pourquoi vous entretenir encore d'un sujet qui vous est si familier? N'est-ce pas dans les allées d'acacias, que vous allez respirer la fraîcheur de l'air embaumé par leurs fleurs? C'est peut-être la raison qui me fait vous en parler encore; l'allée que vous avez parcourue, le gazon que vous avez foulé, tout parle à mon cœur.

Arbre odoriférant, dont la terre embellie

Offre dans la campagne un jardin d'Idalie,

Éloigne d'Anaïs tes rameaux épineux ;
Pour sa main , tes piquans deviendraient vénéneux.
C'est ici , tous les jours , qu'au lever de l'aurore ,
Anaïs vient cueillir une grappe uniflore ;
C'est ici qu'à l'abri du courroux des autans ,
Seule , elle vient jouir des douceurs du printemps.
Enchaîne le zéphyr sous ton épais feuillage ;
Qu'elle repose heureuse , en affrontant l'orage ,
Et que le tendre amour , dans ce sombre réduit ,
Malgré tous les dangers , soit le seul introduit.

Je voudrais bien , Anaïs , m'introduire , avec
l'amour , dans ce lieu solitaire où vous allez penser ,
ou plutôt oublier qu'on vous aime ; sortez de cet
asile heureux , pour rendre plus heureux encore celui
qui voit le bonheur dans votre présence.

Soyez donc , Anaïs , généreuse et sensible ;
A mon cœur agité , rendez-vous accessible ;
Quittez ce sombre asile , et qu'un regard flatteur
Vienne apaiser ma flamme et faire mon bonheur.

Ce n'est pas que je désapprouve le plaisir que l'on
peut trouver dans la solitude , je la cherche moi-
même quelquefois ; mais en convenant de ses char-

mes, je reconnais qu'elle deviendrait peut-être horrible, si l'amour ne venait l'embellir.

La retraite absolue est la vertu d'un sage :
Ce n'est pas à vingt ans, ce n'est pas à votre âge,
Qu'on goûte ses appas; c'est pour d'autres desseins
Que le ciel a pris soin de former les humains.

J'espère que l'avis que je vous donne amenera des réflexions, qui amèneront, à leur tour, la résolution d'embellir la société de ceux qui vous chérissent; vous savez tout le plaisir que j'en aurai moi-même, ne pouvant me défendre de la douce vanité d'être pour quelque chose dans ce changement.

Hélas! si je pouvais, dans mon impatience,
Ici, pour mon bonheur, hâter votre présence,
Heureux, à vos genoux je serais dès demain!
Mais comment se promettre un semblable destin?

Tâchons de diminuer les maux de l'absence, et d'en remplir le vide affreux, en décrivant quelques plantes qui feront diversion peut-être aux tourmens que j'éprouve.

L'arachide ou pistache de terre, dont les dépar-

temens des Landes et de l'Hérault ont enrichi leur agriculture, prospère dans les climats chauds, et ne nous a pas instruits encore de sa véritable patrie; originaire d'Amérique, selon les uns, d'autres pensent qu'elle a été transportée dans le nouveau monde par les nègres; d'autres enfin disent que cette plante croît spontanément en Asie, en Afrique et en Amérique. La culture de l'arachide pourrait réussir, dans ces contrées, sur un sol léger et sablonneux, et l'on retirerait de ses fruits de très-grands avantages; ils fournissent une huile excellente, préférable à la meilleure huile d'Aix pour l'assaisonnement des mets et pour les salades; on assure qu'elle ne rancit jamais, et qu'elle s'améliore en vieillissant. Elle mérite la préférence encore pour le service des lampes; car elle donne une lumière plus vive, plus claire, plus durable, et produit moins de fumée que l'huile d'olive. De toutes les substances avec lesquelles on a essayé de suppléer le cacao dans la fabrication du chocolat, l'arachide est celle qui réussit le mieux; on a aussi proposé de la substituer au café, et moi, à mon tour, je vous propose de la faire cultiver dans vos domaines.

Une terre légère, et même sablonneuse,

Aime parfaitement cette légumineuse;

De sa culture aisée, on obtient des produits
 Déjà dans le commerce avec art introduits.
 Il ne faut pas laisser aux hordes africaines,
 Une plante qui peut enrichir vos domaines;
 Son huile est excellente, et ne rancit jamais,
 Et très-bonne surtout pour adoucir nos mets.
 Exempte de défauts, encore moins de vices,
 L'arachide, en tout temps, prodigue ses services;
 Dans un temps de disette, elle est un aliment,
 Qu'à la nouvelle Espagne on préfère au froment.
 La bonne compagnie a fait sa renommée;
 Elle éclaire un salon, et brille sans fumée;
 Le parfum qu'elle exhale, en répandant ses feux,
 Egale les parfums les plus voluptueux.
 Enfin, belle Anaïs, vous serez avertie
 Que la douce arachide, à l'art assujettie,
 Devient pour le beau sexe un mets délicieux,
 Digne de figurer à la table des dieux;
 Par votre main peut-être, un jour bien arrangée,
 Elle sera bonbon, ou praline ou dragée;
 De toutes ces façons, en Afrique on la sert,
 Et sans exagérer, c'est l'ame du dessert.

La fructification de l'arachide est trop curieuse,
 pour ne pas vous faire part des observations d'un

savant agronome , Sonnini. Après la fécondation , les fleurs mâles périssent et disparaissent ; les fleurs hermaphrodites périssent également ; mais de la base de leur pédoncule , qui correspond à l'ovaire , on voit poindre une petite corne aiguë comme la pointe d'une épingle , et qui presque aussitôt se recourbe vers la terre ; alors elle commence à s'allonger rapidement , et dans cinq jours , conservant sa même grosseur et sa même pointe aiguë , quelle que soit la distance de la terre , elle y touche , acquérant jusqu'à près de cinq pouces de longueur , selon qu'elle en est plus ou moins éloignée ; malgré tout ce développement , la corne qui l'a acquis n'est point un fruit , et en l'examinant avec une lentille , après l'avoir ouverte , on n'y reconnaît aucune trace de fructification : mais voici ce qu'il y a de surprenant ; l'extrémité aiguë de cette corne parvient à peine à toucher la terre , et à s'y enfoncer de quelques lignes , qu'aussitôt elle commence à se gonfler ; à mesure qu'elle se gonfle , elle s'enfonce davantage , et parvenue , en peu de jours , à la profondeur de deux à quatre pouces , elle offre ensevelie une gousse longue d'environ *un pouce* , de substance coriacée , tantôt presque cylindrique , tantôt étranglée , selon qu'elle renferme une , deux

ou trois semences rougeâtres de la grosseur d'une petite aveline.

L'astragale ne possède pas des qualités si rares ; mais il prospère , et se multiplie avec tant de facilité dans les terrains même les plus stériles , qu'on devrait le cultiver comme le fourrage le plus savoureux et le plus nourrissant que l'expérience nous ait fait connaître ; les fibres dont la tige et les branches de cette plante sont tissées , se raccourcissant dans les grandes chaleurs , expriment le suc glaireux dont elle est impregnée , et ce suc est la gomme adragant qui entre dans une foule de préparations pharmaceutiques , comme dans les lochs , les pastilles et les tablettes ; les teinturiers en soie , les enlumineurs et les gaziers , s'en servent pour donner de la consistance et du lustre à leurs ouvrages.

Cependant je vais clore une lettre ennuyeuse ,

Une plante à silique , une légumineuse :

Comme le haricot , le pois et le genet ,

Ne doivent pas entrer dans votre cabinet ,

Je les laisse , et reviens à la plaisanterie.

Je veux faire la guerre à la pédanterie ,

Rire du maintien grave et du ton doctoral

Du pédant qui s'arrête au moindre végétal ,

Pour faire examiner sa feuille et sa racine,
Dissenter sur l'anthere, ou bien sur l'étamine,
Et toujours affecté dans le choix de ses mots,
Ressemble un pédagogue enseignant des marmots;
Mais j'admire, au contraire, un homme à qui l'étude
Offre un charmant loisir, une douce habitude,
Et qui forcé, par fois, à montrer son talent,
N'en est pas moins aimable, et surtout moins galant.
Convenez, Anaïs, qu'il serait ridicule,
En vous offrant l'œillet, le lis, la renoncule,
De décrire leur rang d'un ton de gravité,
Sans dire auparavant qu'une rivalité
Entre ces fleurs et vous, n'est pas imaginaire;
Qu'elles ont, comme vous, le don heureux de plaire,
Mais que vous surpassez la plus belle des fleurs
Que la naissante aurore humecte de ses pleurs.

LETTRE XV.

Si la polyadelphie, belle Anaïs, n'a pas l'avantage de posséder une famille nombreuse, la nature lui prodigue d'autres faveurs, et la dédommage en lui donnant des sujets qui brillent dans tous les lieux et dans toutes les saisons, de leurs qualités éminentes qui les font désirer partout; les soins immenses qu'on leur prodigue dans ces climats, prouveraient seuls la vérité de cet éloge, quand leurs fruits, qui ressemblent aux pommes d'or du jardin des Hespérides, et qui rappellent si bien à l'imagination celles qu'Hipomène sema si heureusement sur le chemin d'Atalante, n'eloigneraient, à cet égard, toute idée d'exagération: vous reconnaissez à ces derniers traits, l'oranger, le citronnier, le limonier; ils appartiennent à la dix-huitième classe, fondée sur les étamines réunies, par leurs filets, en trois ou un plus grand nombre de faisceaux.

L'oranger nous séduit par un port admirable ;
La saveur de son fruit est d'un goût délectable ,
Et ses fleurs en bouquet exhalent une odeur
Qu'on ne saurait trouver dans aucune autre fleur.
Il est de nos jardins la plus belle parure ,
Toujours brillant , toujours aimé de la nature ,
Qui le couvre à la fois , et de fruits et de fleurs ,
Et le voyant languir , l'arrose de ses pleurs.
L'homme qui le chérit , dispute à la nature
L'honneur de le servir ; une source d'eau pure
Que sa main fait jaillir , vient calmer sa douleur ,
Et lui donne la vie au sein de la fraîcheur.
On a pour lui des soins bien plus tendres encore ;
Quand la chaleur du jour l'accable et le dévore ,
Dans un appartement aussitôt transporté ,
Il jouit des honneurs qu'on rend à la beauté.
De tels soins ne sont pas sans une récompense ;
Il répand ses parfums avec reconnaissance ;
Il nous couvre de fleurs , il nous comble de fruits ,
Et nous fait amplement jouir de ses produits.
Cet arbre généreux , accablé de vieillesse ,
Outragé par le temps , nous prouve sa tendresse ;
Sur ses rameaux flétris , on peut cueillir encor
Quelques bouquets de fleurs et quelques pommes d'or.

Le citronnier paraît être originaire de la Médie et de l'Assyrie : il a été connu des anciens ; il est même à présumer que les fruits qu'ils nommaient mala aurea, se rapportent plus au citronnier qu'à l'orange, ce dernier n'ayant été découvert que dans des temps postérieurs. De nombreuses variétés ont été produites par la culture de cet arbre précieux ; les principales sont connues sous les noms de limon, de bergamotte, de cédrat, et se distinguent par leur forme, leur odeur, leur saveur, et quelquefois aussi par leur port et la figure des feuilles.

Les propriétés des différentes parties de ce fruit acide, ne varient pas moins que leurs propriétés physiques : on peut s'en servir avec avantage, comme d'un excellent masticatoire, dans le relâchement des gencives et dans la mauvaise odeur de l'haleine ; l'acidité franche, agréable et très-prononcée du suc de citron, le rend, en général, préférable à tous les autres acides végétaux, pour calmer la soif, et pour former, par son association avec l'eau, le sucre et autres substances, une boisson aussi agréable que salutaire. Il est recommandable dans les fièvres ardentes, bilieuses, malignes, dans la fièvre jaune et dans la peste du Levant ; on lui a même, abusive-

ment peut-être, attribué la vertu de prévenir la contagion de ces dernières maladies, et c'est dans cette vue que les Egyptiens, les Grecs et autres peuples méridionaux, ont coutume, dans les temps d'épidémies, de porter sur eux un citron entouré de clous de girofle, avec l'attention de le flairer souvent, et de le mâcher de temps en temps. Le suc de citron tient un rang distingué dans l'art de la toilette; on l'emploie à l'extérieur pour nettoyer la peau, et enlever les corps étrangers qui ternissent son éclat; les confiseurs le mêlent au sucre, et en font des sirops, des conserves, divers genres de confitures, et des espèces de candis secs, ou des tablettes acidules propres à calmer la soif quand on les laisse fondre dans la bouche.

Ces arbres, précieux à tant de titres, sont le partage de l'opulence, et paraissent vouloir n'embellir que des palais, ou les jardins des grands; il est dommage que nous ne puissions pas, comme en des climats plus heureux, en faire des bosquets charmans, où nous jouirions à la fois de leur ombrage, de leur parfum et de leurs fruits.

Ce beau polyadelphe, au doux secret de plaire,
Unit éminemment la vertu salutaire

De garantir nos sens de la malignité
Qu'un mal épidémique oppose à la santé.
De tous temps en Egypte , ainsi que dans la Grèce ,
Où l'homme est combattu par la fièvre traitresse
Commune en ces climats , tranquille sur son sort ,
Avec ce talisman , il ne craint plus la mort.
Le citron , entouré de clous aromatiques ,
Corrigeant l'air impur des maux épidémiques ,
Repousse avec vigueur , et dompte le venin
D'un fléau redoutable à tout le genre humain.
Ce fruit délicieux , autant que salulaire ,
Jouit depuis long-temps d'un renom sanitaire ;
Attend-il la saison de la maturité ,
Pour rendre son écorce utile à la santé ?
Il a tout précieux , même son amertume.
Vous savez , Anaïs , qu'on a pris la coutume
D'en cueillir le pistil de la grosseur d'un pois ,
Pour en faire un bonbon qu'on appelle un chinois.
J'en veux parler encore , au hasard que l'on dise
Que je fais un traité de pure gourmandise.
Quand votre main m'en offre un quartier succulent ,
Dites-vous pour cela que je suis un gourmand ?
A vous dire le vrai , c'est une friandise
Quand vous l'avez touché ; sa saveur plus exquise ,

Embaume plus ma bouche, et son suc liquoreux
Se transforme aussitôt en un philtre amoureux.
Jugez, belle Anaïs, à quoi mon cœur s'expose,
Quand ce fruit, appuyé sur vos lèvres de rose,
S'en éloigne un moment pour m'être présenté;
Au séjour du bonheur, je me crois transporté.
Mais finissons: cet amoureux délire
Est bien moins un bonheur qu'un douloureux martyre,
Et le cœur, dévoré par un brûlant désir,
Éprouve des tourmens au milieu du plaisir....
Le même arbre produit le citron et l'orange;
C'est ainsi que ma muse, en causant, les arrange,
Et courant sans méthode, elle a pris un essor
Qui ne s'accorde guère avec les pommes d'or.
Je sais bien, Anaïs, qu'un narrateur habile
Ne dit de son sujet que ce qu'il croit utile;
Mais vous pardonneriez cette digression
À l'amant qui dit tout dans sa narration.
Dans tout ce qu'il vous dit, ne songeant qu'à vous plaire,
Un objet sérieux ne pourrait le distraire;
Il eût bientôt fini, si, parlant de limon,
Il eût dit seulement combien ce fruit est bon.
J'ai lu qu'un Allemand avait fait un gros livre
Sur un zeste de citron; cet homme aurait dû vivre,

Je n'exagère pas , au moins un siècle entier ,
 S'il eût voulu du zeste aller au citronnier.
 Mais , de grâce , Anaïs , reprenez du courage ,
 J'aurai bientôt mis fin à tout ce bavardage ;
 Je n'ajoute qu'un mot , crainte d'être ennuyeux ,
 Sur les feuilles en cœur de l'arbre précieux.
 Plus d'une fois , je gage , admirant leur verdure ,
 Vous avez sûrement observé leur tournure ;
 Leur pétiole ailé donne à l'œil satisfait ,
 L'image d'une feuille avec un cœur parfait.
 Pour tout dire , en un mot , en faveur des oranges ,
 Je crois que l'Éternel les créa pour des anges ;
 C'est vous dire , Anaïs , qu'il a créé pour vous
 Tout ce que la nature a produit de plus doux.

Cette classe qui nous offre tant de richesses , s'enorgueillit encore , belle Anaïs , d'un arbre dont les fruits sont devenus la nourriture de presque tous les peuples de l'univers.

Le nouveau monde , si fertile en arbres majestueux , en fleurs magnifiques et en fruits excellens , est la patrie du cacaoyer ou cacaotier : les fleurs de ce bel arbre , disposées par petits faisceaux , et portées sur des pédoncules grêles , viennent en grand nombre

sur les branches , et même sur le tronc ; le fruit , semblable à un concombre , long de six à huit pouces , verruqueux , relevé , comme nos melons , par une dizaine de côtes peu saillantes , acquiert en mûrissant , tantôt une couleur rouge , tantôt une nuance parfaitement jaune , selon les variétés. Inutile aux arts , le bois du cacaoier est à peine propre au chauffage ; l'arille mucilagineuse acidule qui enveloppe les graines , étanche agréablement la soif ; toutefois , c'est aux graines elles-mêmes que le cacaoier doit sa juste et brillante renommée ; ce sont elles qui portent spécialement le nom de cacao. C'est à l'excellente boisson qui se prépare avec la graine du cacaoier , que cet arbre doit le titre de mets des dieux. Les observateurs citent des exemples nombreux de guérisons presque miraculeuses opérées par ce puissant analeptique.

Ceux dont la profession est de satisfaire ou de stimuler nos appétits , nous offrent le chocolat sous les formes variées de tablettes , de pastilles , de confitures , de glaces et de crèmes ; enfin , le beurre de cacao est la meilleure et la plus naturelle de toutes les pommades dont les dames qui ont le teint sec puissent se servir pour le rendre

doux et poli , sans qu'il y paraisse rien de gras ni de luisant.

*L'utile cacao naquit au nouveau monde ,
Et produisit des fruits sur sa tige féconde ,
Dont l'arille étanchait la soif du Mexicain ,
Et calmait l'appétit du peuple Américain.
Cet arbre ne connut long-temps que la nature ,
Dans un état sauvage , étalant sa parure ,
Ignorant qu'il gardait aux peuples éclairés
Des secours précieux justement révévés ;
Un siècle plus heureux , dans l'art hygiénique
Découvrit dans cet arbre un grand analeptique ,
Et l'immortel Linné sut très-bien employer
Contre des maux affreux , le beau cacaoyer.
Des hommes épuisés par une fièvre hectique ,
Ont été rétablis par ce fruit du Mexique ,
Et les tombeaux ouverts à leurs yeux alarmés ,
Ont été , par sa graine , aussitôt refermés.
Aidé par le secours de sa puissante arille ,
Un père satisfait augmente sa famille ,
Et trouvant dans ce fruit un suc réparateur ,
De perclus qu'il était , vient régénérateur.
Sexe charmant , ce fruit saura toujours vous plaire ,*

Puisque vous y trouvez un baume salulaire
Pour adoucir le teint et rajeunir vos traits ;
A vos yeux , j'en suis sûr , il a tous les attraits....

LETTRE XVI.

LES fleurs dont je vais vous entretenir , belle Anaïs , appartiennent à la dix-neuvième classe , appelée syngénésie ; cette classe , qui se distingue par des fleurs ordinairement composées , est fondée sur leurs étamines réunies et soudées par les anthères. Les flosculeuses , les semi-flosculeuses et les radiées de Tournefort , habitent , en famille très-nombreuse , la syngénésie ; j'aurai le plaisir de vous présenter la violette , la scabieuse , le souci , l'armoïse ou l'arthémise , le tournesol , la paquerette et le bluet.

Il n'est pas , au retour du printemps , de fleur plus recherchée , il n'en est pas de mieux connue que la violette ; en vain elle se cache sous l'herbe , son parfum la trahit ; le bleu empourpré de sa corolle , perce à travers le gazon ; enlevée à son obscurité , elle reçoit les honneurs auxquels elle semblait vouloir se dérober : elle est si timide ,

qu'elle ne s'était pas encore présentée ; semblable au mérite qui se cache , elle répand ses parfums , sans découvrir son asile où sa modestie la retient.

Pourquoi vous cachez-vous , timide violette ?
Pourquoi vous dérober à l'amour qui vous guette ?
L'asile où vous vivez ne vous défendra pas
De l'ardeur d'un amant séduit par vos appas.
A peine du feuillage où vous êtes cachée ,
Vous sortez , qu'aussitôt vous êtes recherchée ;
Mille amans , occupés du soin de vous cueillir ,
Vous dérobent , sans honte , à l'espoir de vieillir
Au milieu du feuillage où vous êtes éclosé ;
A ce chagrin cruel , votre odeur vous expose.
Ah ! souvent , parmi nous , les heureux qu'on a faits ,
Par cette ingratitude ont payé nos bienfaits ;
L'amant qui vous chérit , jaloux de vos prémices ,
Attend de vos faveurs les tendres sacrifices.
Comme la rose , hélas ! vous vivez un moment ;
Hâtez-vous de vous rendre aux désirs d'un amant ;
Ne vous cachez donc plus , quittez cette verdure ,
Et venez à l'amour offrir une parure ;
Des parfums les plus doux , réjouissez nos sens ,
Les fleurs sont pour l'amour un agréable succès.

A quoi vous servirait de vivre avec mystère ?
Tôt ou tard le mérite est assuré de plaire ;
Il a beau se cacher , il éclate à la fin :
Hélas ! il faut souscrire à l'arrêt du destin ;
Mais votre désespoir durera-t-il encore
Quand vous aurez appris qu'Anaïs vous adore ?
Pour vous , fleur trop aimable , il n'est plus de malheur ,
Anaïs vous adore , et veut votre bonheur.
Jouissez , tendre fleur , de votre destinée ;
De la feuille où zéphyr vous eut abandonnée ,
Vous allez habiter le séduisant séjour
Que Vénus a choisi pour y fixer l'amour.
N'est-il pas plus heureux pour vous d'être cueillie ,
De livrer vos faveurs , que d'être ensevelie
Dans une terre ingrate , où jamais du soleil
Vous ne pouvez revoir le brillant appareil ?
Croyez-moi , tendre fleur , suspendez vos alarmes ,
Et souriez , plutôt que de verser des larmes.
Dans le sein d'Anaïs , vous aurez un tombeau ,
Lorsqu'un souffle mortel éteindra le flambeau
De votre vie , hélas ! de si courte durée ,
Qu'elle mérite peu d'être si désirée.
Comme les autres fleurs , vous naissez pour mourir ;
Vous n'avez qu'un moment pour goûter le plaisir.

Jouissez de l'instant où vous êtes fleurie ;
Car peut-être, demain, on vous verra flétrie,
Et cessant de compter parmi les belles fleurs,
Sur un rapide éclat vous répandrez des pleurs.

Je gage, belle Anaïs, que les autres fleurs ont moins de charmes à vos yeux ; le tournesol élevant sa tige, et portant sa tête en face du soleil, peut fixer vos regards, mais il n'excite pas votre tendresse ; belle, modeste et sage comme la violette, vous réservez toute votre amitié à celui qui l'appréciera davantage, et qui aura deviné, pour ainsi dire, les qualités précieuses que vous possédez. Indifférentes pour l'odeur, toutes les autres plantes que j'ai citées dans cette classe, ne se distinguent que par des corolles qui flattent assez agréablement la vue, et par de faibles propriétés médicales.

La paquerette, qui se multiplie abondamment, anime la verdure des prairies, ce qui fait dire quelquefois aux poètes qui courent après un adjectif pompeux, qu'elles sont émaillées de fleurs.

Cultivée dans nos jardins, la paquerette présente plusieurs variétés, dont les fleurs, quoique inodores, font un bel ornement.

Vous connaissez le souci : hélas ! qui ne le connaît pas ? Celui dont je parle cependant ne saurait vous affliger ; il serait même très-agréable si son odeur ne repoussait pas.

Je conviens , avec vous , qu'il a très-bonne mine ;
 Que son port est gentil , que sa corolle est fine ,
 Et malgré sa tournure , on ne l'approche pas ;
 Il exhale un parfum nuisible à ses appas.
 Oh ! combien voyons-nous de femmes admirées ,
 Dans la société sans cesse désirées ,
 Qu'on voit différemment en habit du matin ,
 Avant que d'employer l'ambrette et le jasmin !
 Le jaune alors succède à la couleur de rose ;
 La beauté disparaît , on ne voit que la cause ,
 Qui fait que la coquette , observant son miroir ,
 Veut se cacher le jour , et paraître le soir.

N'allez pas me gronder , si , à propos du souci dont l'odeur m'incommode , je parle de mon prochain avec si peu d'égards ; je livre mon avis à votre discrétion ; je vous connais d'ailleurs trop de prudence , pour ne pas croire que vous approuverez mon conseil. A Dieu ne plaise que je veuille offenser

personne ! vous savez , au contraire , que je fais profession d'exagérer les qualités que je reconnais à mes amis ; pour vous donner de tout cela une preuve que vous ne trouverez pas déplacée , écoutez ce que je vais vous dire de l'armoise. Cette plante , appelée aussi arthémise , fut souvent employée par la reine de Carie , qui lui donna son nom ; d'autres étymologistes croient que le nom grec qu'elle porte , signifie Diane , patronne des vierges , parce qu'on en fait usage dans certaines occasions que j'expliquerai dans un autre temps.

Douée d'une odeur aromatique dans toutes ses parties , cette plante a été vantée par le père de la médecine , préconisée par les médecins les plus célèbres de l'antiquité , et a servi à la tendre épouse de Mausole , si célèbre par son amour conjugal. Vous savez , sans doute , que des superstitions ridicules lui ont fait donner encore le nom d'herbe de la Saint-Jean.

Je veux vous dire encor que cette plante heureuse
Calme l'esprit troublé d'une fille peureuse ;
Elle en cueille la fleur le jour de la Saint-Jean ,
Et croit , par son secours , avoir un talisman

Qui sait la garantir de tout esprit immonde,
Et chasser le démon, qui souvent fait sa ronde,
Se glisse et s'introduit dans son appartement,
Où cet esprit malin trouve un amusement.
Il faut que l'arthémise, arrangée en guirlande,
Soit ainsi présentée au moment de l'offrande,
Et qu'en cérémonie, un moine ou moinillon,
La bénisse, à la messe, avec son goupillon.
Permettez, Anaïs, que je vous recommande
D'attendre un autre jour pour mettre une guirlande,
C'est-à-dire, le jour où le sort le plus doux
Fera de votre amant le plus heureux époux.
Cette plante possède encore un avantage;
La reine de Carie en connaissait l'usage:
L'expérience, un jour, vous dira le secret
Que je garde aujourd'hui, voulant être discret.
Jusqu'alors, Anaïs, il suffit de vous dire
Que l'arthémise heureuse apaise le délire,
Et que souvent, sans elle, une jeune beauté
Peut-être aborderait les ondes du Léthé.

LETTRE XVII.

AUX étamines soudées avec le pistil , il vous sera facile , belle Anaïs , de reconnaître les fleurs de la vingtième classe , appelée gynandrie ; la grenadille ou fleur de la passion , le pied de veau ou gouet et la satyrion , appartiennent à cette classe. Avant de vous entretenir de ces fleurs , permettez-moi , belle Anaïs , de vous dire un mot de la balzamine , de la scabieuse et du bluet , que l'on appelle aussi la centaurée des moissons , parce qu'il habite ordinairement les champs ensemencés de blé ; j'avais laissé ces fleurs dans la classe précédente , fort impatientes de vous être présentées ; vous les voyez , je le sais bien , avec un peu d'indifférence , mais il ne faut pas dédaigner leurs hommages.

De crainte qu'en public l'agreste scabieuse
N'allât vous accabler du nom de dédaigneuse,

J'en serais affligé ; car votre air gracieux
Mérite qu'on vous donne un nom moins odieux.
Caressez le bluet qui pare la bergère ;
S'il ne possède pas tous les dons de vous plaire ,
Il ne prétendra pas entrer dans vos jardins ,
Heureux de vos regards sur le bord des chemins.
Vous ferez , j'en suis sûr , bon accueil , bonne mine ,
A cette fleur charmante , à cette balzamine
Dont la silique échappe à vos doigts empressés ,
Et qui semble vous fuir quand vous la caressez.
Ne l'en punissez pas , elle serait victime
D'un tendre sentiment ; elle brûle et s'anime
Quand vous en approchez ; mais sa timidité
Lui fait fuir de vos yeux l'éclat si redouté :
Ainsi , lorsqu'on vous voit , on s'enflamme , on soupire ,
On a le cœur saisi d'un douloureux martyre ;
On veut cacher ses feux , mais on ne vous fuit pas ;
On jouit en silence , en voyant tant d'appas.
Hélas ! je me souviens encore avec délices ,
De ce jour où l'amour , exerçait ses caprices ,
Se plaça dans vos yeux , armé d'un trait vainqueur
Qui saisit tous mes sens , et vint troubler mon cœur ;
Trahi , déconcerté , pouvais-je , sans alarmes ,
Soutenir de sang froid l'éclat de tant de charmes ?

Etait-ce pour vous fuir, que je quittai ces lieux?

Oh! non, mais je craignais de mourir sous vos yeux.

Je ne m'arrête pas davantage à ces doux souvenirs; l'amour, en se mêlant à nos entretiens, pourrait déranger nos projets sur la botanique, et je me hâte de réparer ici un oubli bien coupable que j'ai commis à l'égard d'une fleur de la dix-neuvième classe, qui mérite mon souvenir et mon admiration; on la voit souvent dessinée sur le chaton des bagues, et peinte sur des épingles qui servent de parure aux personnes des deux sexes. Cette fleur, qui a reçu des amans le nom de pensée, et qui, bien des fois, sert d'interprète aux sentimens qu'ils n'osent exprimer, exige une sorte de réparation, et vous, toutes mes excuses.

Maïs, mon oubli vous a-t-il offensée?

J'en serais malheureux par la seule pensée.

Combien de fois mes yeux, admirant cette fleur,

Se mouillaient de plaisir, et remplissaient mon cœur

D'un sentiment nouveau que le vulgaire ignore,

Que j'éprouve à présent, et que je goûte encore,

En songeant, à part moi, que ce simple charmant

Sait même de l'absence adoucir le tourment ?
 Quand , séparé de vous , mon ame est oppressée ,
 J'appelle à mon secours une douce pensée ,
 Et bientôt rassuré , je sens au fond du cœur ,
 Un tendre sentiment remplacer la douleur.
 Je suis sûr , Anaïs , que vous avez vous-même
 Éprouvé bien souvent que ce simple est l'emblème
 Des tendres sentimens dont le cœur sait jouir ;
 Votre amant pourrait-il avoir d'autre plaisir ?

Je vais en jouir encore à l'ombre d'un joli berceau couvert de grenadille ; cette plante charmante , dont la tige flexible se pare de feuilles d'un vert tendre , produit des fleurs d'une forme régulière qui nous séduisent par leur beauté , et commandent notre admiration , en étalant des formes variées qui figurent à merveille les instrumens de la passion.

En effet , cette fleur produit des étamines
 Qui figurent les clous , les marteaux , les épines
 Dont le Fils de Marie essuya les piquans ,
 En mourant sur la croix pour sauver ses enfans.
 Sur cette belle fleur , portez les yeux encore

Quand elle ouvre son disque au lever de l'aurore ;
Vous la verrez former un orbe radieux
Qui tourne, en s'étendant, ses regards vers les cieux.

Le pied de veau qui croît dans les lieux humides et à l'ombre des bois, se fait remarquer par sa forme et par sa disposition ; elle mérite encore d'être distinguée par ses qualités précieuses. Si, par exemple, vous n'aviez pas les mains douces, je vous conseillerais de la mettre en usage, et vous seriez satisfaite de ses services.

On dit aussi qu'elle est d'un excellent usage
Quand on soumet le linge au battoir du lavage ;
Qu'elle peut remplacer la colle, l'amidon,
Et que les Poitevins en forment un savon.
On dit que les Anglais en font un cosmétique
Rare, et fort estimé dans toute la Belgique.
Cette plante est encore un très-bon aliment ;
On fait de sa racine un pain très-nourrissant.

.....

LETTRE XVIII.

ON appelle monacie, belle Anaïs, la vingt-unième classe du système de Linné, c'est-à-dire, la réunion des fleurs mâles et des fleurs femelles distinctes sur le même individu. Cette classe met au nombre de ses enfans, le maïs ou blé de turquie, le chêne, le coudrier, le concombre, le buis, le cyprès, le melon et le châtaignier. Que vous dirai-je, Anaïs, de tous ces arbres et de toutes ces plantes que vous voyez tous les jours? Je conviens de mon embarras, et j'avoue que le dieu des vers se venge sans pitié de la préférence que je vous ai donnée; je me tourmente, je promène à grands pas, je tousse comme un prédicateur mal assuré; Apollon n'en vient pas plus vite à mon secours.

Mais vous ayant promis de traiter la matière,
Je m'agite, et cent fois j'ouvre ma tabatière,

Et ce maudit tabac, introduit au cerveau,
N'apporte à mon esprit ni lucur, ni flambeau.
Sans doute qu'aux neuf sœurs cette poudre funeste
A pressé leur départ pour le séjour céleste.
Je ne puis y tenir; attendons à demain,
Je trouverai peut-être Apollon plus humain.
A demain, soit; alors, ma prière exaucée,
Je pourrai clairement exprimer ma pensée;
Mais si demain encore, indocile à mes vœux,
Ce dieu m'abandonnait, ce serait malheureux.
Que dirait Anaïs? Que c'est indifférence,
Ou qu'une maladie, ou que ma négligence
Ont trompé son espoir et trahi mon serment
D'écrire ce courrier: oui, sans perdre un moment,
Commençons tout à l'heure, et qu'une main hardie
Écrive, sans chercher une phrase arrondie;
Le style négligé convient à cet écrit,
N'ambitionnant pas le rang de bel esprit.

Vous demanderai-je, Anaïs, quels sont les individus de cette classe que vous honorez de votre préférence? est-ce le melon, la noisette, le concombre ou la châtaigne? Je vais choisir pour vous, croyant m'être aperçu que le melon était le plus heureux.

Je conviens que ce fruit, d'Asie originaire,
 Par mille qualités est en droit de vous plaire;
 Que son goût succulent et sa douce saveur,
 Doivent de votre choix obtenir la faveur.
 Ce fruit délicieux, propre à divers usages,
 Possède éminemment de bien grands avantages;
 Mais le premier de tous est d'avoir su charmer
 Celle qu'on ne peut voir sans cesser de l'aimer.
 Un cuisinier habile en arrange les côtes
 Pour en faire une entrée, et même des compotes,
 Et pour flatter le goût, les parfumeurs savans
 En font pour le dessert des bonbons excellens.

Vous êtes trop bonne ménagère, Anaïs, pour ne
 pas savoir ces choses-là parfaitement; aussi, je vous
 demande grâce pour ces détails inutiles, en faveur
 de votre goût pour les confitures et les bonbons.
 Aimez-vous la châtaigne? Pour moi, qui suis très-
 décidé pour elle, j'en dirai quelque chose avec plai-
 sir, en supposant que ce fruit ne vous déplait pas.

Il en est de plus doux, mais qui passent bien vite;
 La châtaigne, au contraire, a le rare mérite
 De faire au moins trois mois les honneurs du dessert,

Et de faire plaisir tout le temps qu'on la sert.

Croyez-vous, Anaïs, que pour une châtaigne,

Il ne soit pas heureux d'avoir trois mois de règne?

Je connais à Paris des époux d'un grand ton,

Qui sont constans un mois, pour avoir le bon ton.

N'allez pas me gronder si j'en fais la critique,

Si ma plume imprudente, et par fois satirique,

A propos de châtaigne, insulte des maris

Qui d'avoir épousé, dans un mois sont marris.

J'ai vu plus d'une fois sur l'écorce des chênes,

Des chiffres amoureux, des devises, des chaînes;

Mais l'écorce enlevée, adieu tous les sermens;

Ils erraient à leur gré sur les ailes des vents.

Moi qui, dans tous les temps, ai chéri la constance,

Ai-je pu voir sans peine, avec indifférence,

Ces emblèmes d'amour dans les airs voltiger,

Disparaître et partir sur un souffle léger?

Je le jure, Anaïs, que tout mon sang ruisselle,

Plutôt que d'imiter cet exemple infidelle;

Obéir à vos lois sera tout mon bonheur,

Le serment que j'en fais est gravé dans mon cœur.

Je ne voudrais pas finir cet entretien, sans vous parler des autres plantes que j'ai citées dans la classe

des monoïques. Le buis, par exemple, a fixé votre attention par sa verdure, et par les jolis contours qu'il dessine dans les parterres; la racine de cet agréable arbuste est employée à de jolis ouvrages.

Son feuillage éclatant embellit un parterre,
Même quand l'aquilon a dépouillé la terre
Des fleurs qui la paraient aux beaux jours du printemps;
Sa verdure résiste et brave les autans.
Du ciseau délicat, il aime le caprice,
Et la feuille qu'il perd n'est pas un sacrifice,
Quand une main habile, au gré de ses désirs,
La prive des baisers amoureux des zéphyrs.
Son bois d'un beau poli, sa racine dorée,
Servent à contenir une image adorée,
Lorsqu'un artiste adroit a formé pour l'amour,
Une boîte asservie au mouvement du tour.
Cet arbuste élégant est propre à mille choses;
D'entrer dans le détail de ses métamorphoses,
Il serait un peu long; une boule, un étui,
Un joli bilboquet pour dissiper l'ennui.

LETTRE XIX.

L'ESSENTIEL serait, belle Anaïs, que ces détails eussent dissipé le vôtre, en dépit de la longueur de ma lettre, que je prolonge encore en faveur du chêne, du cyprès, du concombre, du maïs, et du coudrier qu'il ne convient pas de livrer à l'oubli. Parmi les chênes qui forment les forêts, on en trouve d'une autre espèce que l'on cultive pour l'ornement des bosquets; on y remarque le chêne vert, le léger, plus précieux encore. Les arbres de la forêt de Dodone étaient des chênes qui, dit-on, rendaient des oracles; ceux d'aujourd'hui ne parlent qu'à l'imagination, quand ils se font admirer par leur majestueuse prestance.

Le chêne audacieux semble quitter la terre,

Pour porter ses rameaux au séjour du tonnerre;

On le voit rarement ombrager nos guérets;

Le ciel l'a relegué dans d'épaisses forêts.
 Dans des temps malheureux, livrés à la nature,
 Ses fruits âpres, amers, étaient la nourriture
 De nos premiers parens; aujourd'hui plus heureux,
 Nous avons, grâce au ciel, des mets plus savoureux.
 C'est pour ces animaux dont la lourde encolure
 Se vautre salement dans une fange impure,
 Que les glands sont gardés; aujourd'hui l'aliment
 De l'homme, est le maïs, ou l'orge, ou le froment.

C'est à la civilisation que l'homme doit l'avantage d'une nourriture plus agréable et plus saine. La vie sauvage ne pouvait convenir à l'être dont les yeux, fixés vers le ciel, prouvent qu'il est fait pour régner sur la terre, et pour y jouir de tous les biens qu'elle produit. C'est en vivant ensemble, que les hommes ont appris l'utilité des plantes, et les secours qu'ils peuvent obtenir des arbres; c'est ainsi qu'ils ont découvert dans le liéger, une habitation flottante sur l'empire de Neptune.

On construit en bateau son écorce légère,
 Et sans aucun danger, on passe une rivière.
 Vous saurez tout cela, si votre intention.

Est de vous exercer à la natation.

J'aimerais à vous voir sur l'heureuse nacelle

Don't vous dirigeriez le mouvement fidelle,

Et mon cœur, prévenu qu'il n'est aucun danger,

Vous suivrait sur les eaux où vous iriez nager.

En attendant que vous vous livriez au plaisir de ce charmant exercice, je vais vous entretenir du concombre, que j'avais résolu d'abandonner au vinaigre, comme la seule place qui paraît lui convenir. Ce fruit est de la famille des melons que vous aimez beaucoup; pour cette raison, je vous en dirai quelque chose, dans la vue de vous faire ma cour, sans me réconcilier entièrement avec lui.

Convendez, Anaïs, que pour cette famille,

Qui n'est pas très-aimable, et qui n'est pas gentille,

Vous avez pris du goût, et même un sentiment

Que vous deviez calmer pour agir prudemment.

Permettez, Anaïs, que j'en blâme l'usage;

Car son moindre défaut est d'orner le visage

D'un nombre de boutons dont les vives rougeurs

Viennent de la nature envahir les couleurs:

Sera-ce une raison, parce que ce fruit aigre

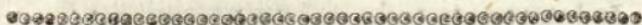
Est cueilli par vos mains et confit au vinaigré,
 D'user abondamment d'un mets dont la saveur
 Excite l'appétit par sa piquante odeur ?
 Il est vrai que des gens instruits dans l'art de plaire,
 Ont dit que pour avoir une taille légère,
 Il fallait en user ; repoussez, croyez-moi,
 Cet horrible secret, l'amour en fait la loi.

Le maïs ou blé de Turquie est une des plus belles productions de vos domaines ; vous lui devez de la reconnaissance pour les fruits dont il vous enrichit. Cette plante magnifique tient le premier rang parmi les céréales, et, à ce titre, nous lui devons les plus tendres hommages.

Ses beaux épis dorés nous sont toujours utiles ;
 Le pauvre s'en nourrit dans des temps difficiles.
 Quand une grêle affreuse enlève le froment,
 Le maïs vient s'offrir comme un bon aliment.
 Quand vous habiterez votre maison champêtre,
 Vous aurez le plaisir de donner à repaitre
 Aux timides pigeons, qui, guidés par vos mains,
 Viendront à la volée en piquer quelques grains.
 A la maison des champs, solitaire et paisible,

De cet amusement que goûte un cœur sensible,
Jouissant tous les jours, vous tiendrez sous vos loix
Tout ce peuplè craintif, docile à votre voix :
Est-il une plus douce et plus belle science,
Que celle de soigner la frêle et tendre enfance
D'un être si timide et si reconnaissant,
Aux sons de votre voix sans cesse obéissant ?

Je me plais à vous dire toutes ces choses, parce
que j'y retrouve votre cœur ; et les aimables soins
que vous donnez à la colombe craintive, sont un
favorable augure de tous ceux que vous prendrez
de la famille que le ciel promet à la société. Ces
idées sont trop douces, pour m'occuper aujourd'hui
du cyprès ; il vaut mieux rêver au bonheur sous la
coudrette.....



LETTRE XX.

IL me reste, Anaïs, à vous dire quelque chose du cyprès et du coudrier; nous passerons ensuite à l'examen des plantes dioïques, c'est-à-dire, à la vingt-deuxième classe du système de Linné, qui place au même rang les fleurs mâles et les fleurs femelles existant sur des individus séparés. Vous avez peut-être observé qu'en approchant de la cryptogamie, les arbres ont, en général, des fleurs infiniment petites: cette remarque n'annonce-t-elle pas que le grand naturaliste n'a voulu arriver que par degré au développement de son système, qui paraissait d'abord n'être fondé que sur les organes sexuels des plantes? En pensant encore à cette observation qui me semble n'avoir jamais été faite, ou du moins qui n'a pas été assez approfondie, je crois qu'elle sollicite un œil attentif de la part des botanistes. Pour moi, qui ne cultive cette science agréable que par

goût, et pour m'en entretenir avec vous, j'abandonne ces réflexions à ceux qui sont plus initiés dans les mystères de la nature, et plus familiers avec le système du célèbre Linné. Je reviens aux deux arbres de la classe précédente.

Le cyprès ténébreux, à sombre chevelure,
Semble attrister les lieux où l'a mis la nature.
La pomme du cyprès atteste notre sort;
On l'ouvre, et l'on y voit l'image de la mort.
Lorsque de noirs cyprès nous offrent une allée,
On est sûr d'aboutir à quelque mausolée;
Alors, l'âme attendrie et l'œil presque mourant,
On craint d'aller fouler la cendre d'un parent.
Cet arbre, à cime noire, à feuille rembrunie,
Nous fait, en le voyant, trembler pour notre vie,
Et la sinistre odeur qu'exhalent ses rameaux,
Ajoute à la tristesse où l'aspect des tombeaux
Jette l'homme enivré des dons de la fortune,
Et qu'un mal passager inquiète, importune.
Serait-il malheureux, si, frappé de terreur,
Il en était plus sage et devenait meilleur?
Sans m'en apercevoir, ma muse doctorale
Aborderait sans peine une froide morale.

Depuis quand, diriez-vous, ce langage pieux,

Voudrait-il remplacer le style gracieux ?

J'en conviens, Anaïs, quittons cette doctrine ;

Qu'à la bergère aimable une muse badine

Vienne offrir désormais des guirlandes de fleurs,

Au lieu de l'exposer à répandre des pleurs.

Je ne m'arrêterai donc pas davantage à l'examen de cet arbre dont la vue nous afflige, en nous rappelant la dernière demeure où reposent nos pères, et où le plus léger accident peut inopinément nous conduire ; sachons respecter ces pieux asiles, mais ne les fréquentons pas. Choisissez, pour charmer vos loisirs, des promenades plus variées et moins solitaires ; s'il est triste de penser que la vie n'est qu'un moment, cherchons à l'embellir de tous les plaisirs que peuvent permettre la sagesse et la raison.

Le coudrier vous invite à jouir de son ombre ;

Cet arbuste charmant, planté dans un lieu sombre,

Vous plaît assurément ; il vous offre, à la fois,

Un feuillage agréable et d'excellentes noix.

J'aimerais à vous voir en habit de bergère,

Chercher un doux repos, ou venir vous distraire

En chantant vos amours au pied de l'arbrisseau
Où vous seriez assise en tournant le fuseau ;
J'irais auprès de vous , armé d'une houlette ,
J'abattrais les rameaux qui cachent la noisette ,
Et de mes mains , ce fruit , nouvellement cueilli ,
Serait , j'en suis bien sûr , tendrement accueilli.

Jé voudrais que votre goût pour la campagne ,
vous décidât à prendre les manières et le costume
d'une bergère ; je m'habillerais alors bien volontiers
en berger , et si l'on trouvait à cela de l'originalité,
nous citerions pour exemple , l'abbé des Yvetaux.
Cet homme aimable , désabusé des plaisirs tumultueux
de la ville , résolut de se livrer à ceux de la campagne ,
en vivant absolument comme au hameau.

Élève d'Épicure et prêtre de Cythère ,
L'abbé des Yvetaux , mécontent de Glycère ,
S'éloigna de la vile , abandonna la cour ,
Et voulut dans les champs établir son séjour ;
Un habit de berger , un chien , une houlette ,
Un fifre , un tambourin , ainsi qu'une musette ,
Composèrent sa suite en venant au hameau ,

Où, dès son arrivée, il prit soin d'un troupeau.
 Au milieu des brebis paissant dans la prairie,
 L'aimable déguisé, seul à sa rêverie,
 Abandonnait son ame, et cherchait le bonheur
 Dans les plaisirs des champs; en habit de pasteur,
 Il conservait encor le luxe et la mollesse,
 Et malgré son dépit, revint à sa maîtresse,
 Qui triomphant sans cesse, et maîtrisant son cœur,
 Gardait sur son amant un ascendant vainqueur.
 Il fallut se résoudre à quitter la campagne,
 A laisser les brebis, à revoir sa compagne;
 Esclave de l'amour, il déserta les champs,
 Et retrouva la joie en suivant ses penchans.
 On ne peut le quitter, sur l'homme il règne en maître,
 Ce dieu qui, de ses dons, sait réjouir notre être.
 Sans cesse il faut aimer, et sous ses étendards,
 Courons vite, on ne peut se soustraire à ses dards.

Vous voyez, Anaïs, qu'on ne saurait être heureux
 nulle part, si l'amour n'est de la partie; ce n'est
 pas la première fois que je vous donne un exemple
 de cette vérité. Quand on aime, on ne manque ni de
 raisons, ni d'exemples, pour justifier ce qu'on dési-
 re; mais n'oublions pas que nous avons à nous entre-

tenir de quelques plantes ou arbres de la vingt-deuxième classe, appelée diœcie, qui compte dans sa famille, le saule, le peuplier, le gui, le chanvre, le houx et les épinards. Sans doute, Anaïs, vous avez remarqué vous-même la vérité de l'observation que je me suis permise, qu'on trouvait rarement de jolies fleurs dans les dernières classes que nous avons parcourues; mais si vos yeux ne sont plus charmés par de belles corolles, votre goût est flatté par la saveur des fruits. Quand nous aurons décrit les vingt-quatre classes du système de Linné, nous passerons à celui de Tournefort, et je m'empresserai de vous offrir les belles fleurs que nous avons laissées, languissantes peut-être, étant privées de vos soins.

Mais le saule m'attend auprès de la fontaine ;
Dans les lieux élevés, il vivrait dans la peine ;
Il produirait en vain quelques faibles rameaux
Qui ne pourraient servir à lier des tonneaux.
Cet arbre toujours triste, et d'un pâle feuillage,
Ne saurait garantir du chaud par son ombrage ;
Lui-même il cherche l'ombre et le bord des ruisseaux ;
On le voit réjouir quand il boit de leurs eaux.
On en cultive aussi d'une plus rare espèce ;

Ses rameaux dépouillés annoncent la tristesse ;
 Vers la terre penchés , ils sont dans la douleur :
 Vous le connaissez bien , c'est le saule pleureur !

L'Amérique septentrionale nous a fourni plusieurs belles espèces de peupliers , la plupart acclimatées aujourd'hui sur le sol de la France , comme le peuplier du Canada et celui de la Caroline ; mais ceux que l'on cultive dans nos campagnes , sont le peuplier indigène de l'Europe , appelé le peuplier noir , et celui d'Italie , appelé pyramidal.

Tous ces divers peupliers aiment les lieux humides ,
 Et jaunissent bientôt sur des terres arides ;
 Mais sur un terrain frais , et des eaux humecté ,
 Ils élèvent leur tige avec rapidité.
 Si nous devons en croire un grand naturaliste ,
 Pline , en un mot , nous dit qu'ils étaient sur la liste
 Des arbres précieux employés de son temps
 A faire des boucliers à tous les combattans.
 Moins distingué chez nous , ce bois devient la bière
 Du pauvre décédé qu'on loge au cimetière ;
 Car le riche orgueilleux , habillé de satin ,
 S'enferme , après sa mort , dans le bois de sapin.

Le houx , le chanvre et les épinards , ce sont des plantes de la même classe. Le houx à côté du peuplier , cela paraît extraordinaire ; il n'est pas moins vrai , belle Anaïs , que le peuplier pyramidal , élevant sa tête au-dessus des arbres de vos domaines , ne soit , aux yeux du célèbre Linné , l'égal du modeste épinard et du petit houx de vos forêts ; et parmi ces dioïques , le chanvre se distingue encore par sa grande utilité et l'étendue de son commerce. Certains temps de l'année sont fixés pour la vente du chanvre , qui produit quelquefois un gros revenu.

Mais certes , cette année il est d'un prix modique ,
Et le riche marchand en remplit sa boutique
Dans l'espoir de doubler au moins ses capitaux.
N'en soyez pas surprise , en voici le vrai taux.
Cent cinq livres pesant valurent à Bruyère ,
Trente francs un décime , à la foire dernière ;
Ce végétal , enfin , jadis si recherché ,
A Lévignac , encor , fut à meilleur marché.
Bruyère , Lévignac , on va dire , je gage ,
Que ces noms assortis sentent le voisinage
De ce fleuve dont l'onde abreuve les Gascons ,
Qui regardent son cours du haut de leurs balcons.

Vous voulez , Anaïs , me faire une querelle ,
Et soupçonner , je crois , mon récit infidelle ;
Détrompez-vous pourtant ; trahir la vérité ,
Ce serait , Anaïs , offenser la beauté.

LETTRE XXI.

LE jour que nous destinons , belle Anaïs , à des visites de politesse et de compliment , était consacré , chez les anciens Gaulois , au sacrifice de deux taureaux blancs , et à un repas fait sous le chêne , où les prêtres druides , vêtus d'une robe blanche , et armés d'une serpe d'or , avaient religieusement cueilli une plante parasite , qu'ils distribuèrent le premier jour de l'an , comme une chose sainte. Je ne vous dirai pas l'origine , et moins encore la raison d'un culte fanatique rendu à une plante , qui , loin de justifier cette vénération , paraît être repoussée par la terre elle-même qui se refuse à la nourrir : imaginez une plante dont on peut faire germer les graines sur des pierres , des bois morts , et même sur la terre , mais qui ne prend jamais d'accroissement que sur les arbres auxquels elle s'attache , et vous aurez l'idée de ce végétal parasite nommé gui de chêne. On appelle parasites toutes les plantes rampantes qui ne vivent que sur l'écorce des arbres , où elles s'atta-

chent obstinément pour y vivre , germer , et se reproduire sans aucun secours : c'est sans doute pour faire allusion à ces plantes , qu'on appelle de ce nom ces hommes dont l'unique soin est d'être à l'affût d'un dîner.

Celui qui , tous les jours , chez les autres s'invite ,
 Porte , en France , le nom d'effronté parasite ;
 En France , comme ailleurs , c'est un être ennuyeux ,
 Qui ne sait discourir que de ses bons aïeux.
 Un tel homme , Anaïs , sait qu'il est détestable ,
 S'en inquiétant peu , pourvu qu'il soit à table ;
 Il fixe ses regards sur tous les bons morceaux ,
 Comme la glu s'attache à l'aile des oiseaux.

A propos de cette substance visqueuse connue sous le nom de glu , vous ignorez peut-être que c'est le houx qui la produit ; des feuilles d'un beau vert , armées d'épines , contrastant agréablement avec des baies de couleur éclatante , tel le houx se présente à nos yeux dans toutes les forêts.

Ce petit arbrisseau n'est pas un parasite ;
 Cependant , Anaïs , il cause votre fuite ,
 Et quand vous l'approchez , crainte de ses piquans ,

Vous savez vous munir d'une paire de gants.

Le fruit du houx, jadis vanté par Dodonée ,

A perdu maintenant toute sa renommée ;

Aujourd'hui seulement , distingué par son bois ,

L'artiste l'utilise à faire des hautbois.

Mais cet instrument ne vous plaisant guère , j'aurais dû passer cette qualité ; me pardonneriez-vous ce petit éloge en faveur de l'attention que vous avez marquée pour lui quelquefois ? Je ne savais d'ailleurs que vous en dire , connaissant votre répugnance pour tout ce qui peut causer le moindre mal ; vous aurez peut-être plus de plaisir à connaître ce que je pense des épinards , dont la douceur nous flatte si agréablement , surtout quand vous les avez préparés.

Les épinards au lait que votre main prépare ,

Sont un mets fort vanté , quoiqu'il ne soit pas rare ;

Cet herbage inodore , à la terre arraché ,

Acquiert de la saveur quand vos mains l'ont touché.

J'en ai vu quelquefois votre table servie ,

Qui d'un souverain même eût excité l'envie ;

Souvent même le roi laisse ce végétal ,

Bien préparé selon le cuisinier royal.

Le plaisir de la table possède assurément beaucoup d'attraits ; mais ce plaisir amène celui de la promenade , dont on ne peut jouir que dans les champs , lorsqu'on habite la campagne ; vous y verrez le chanvre qui la couvre encore , sans l'embellir que par l'espérance de son utilité.

Cette plante qui croit dans les lieux bien fertiles ,
 Nous donne des produits qui sont toujours utiles ;
 Le fil qu'on en retire est cependant moins fin
 Que celui que l'ouvrier sait retirer du lin.
 De ces deux végétaux faites la différence ,
 Quoique leurs résultats aient de la ressemblance :
 Le chanvre a le secret de fournir aux vaisseaux ,
 Les voiles qui les font promener sur les eaux ;
 Mais du lin , il est vrai , l'on forme la dentelle ;
 On en fabrique aussi la toile la plus belle ,
 Dont le corps s'enveloppe et couvre les appas
 Que l'amour seul possède entre deux jolis draps.

On cultive ces deux plantes dans vos domaines ; je vous en dis assez pour fixer votre choix. Ne voulant pas m'éloigner de mon sujet par la nomenclature de toutes les qualités qu'elles possèdent , je vous dirai seulement qu'elles sont dioïques , et appartiennent

par conséquent à la vingt-deuxième classe, appelée diœcie.

Nous parlerons à présent de la vingt-troisième, appelée polygamie, c'est-à-dire, des fleurs hermaphrodites, fleurs mâles et fleurs femelles réunies sur un même individu, ou sur des pieds différens, comme la pariétaire, le frêne, l'érable et le figuier.

Je n'ai qu'à dire un mot de la pariétaire ;
 Cette fleur sans éclat ne se rencontre guère
 Que sur les murs vieillis, où, fixant son séjour,
 Elle cherche un abri contre les feux du jour :
 On la voit, sans orgueil, croître sur les décombres,
 Languissante au grand jour, plus heureuse aux lieux sombres,
 Et dans la solitude apaiser la douleur
 Qu'elle éprouve elle-même en voyant sa laideur.

Heureusement nous sommes plus raisonnables, et la même cause ne nous fait pas abandonner le jour ; s'il en était ainsi, il y aurait tant d'ermites, que les villes ne seraient plus qu'un affreux désert.

D'ailleurs, que deviendraient ces tristes fugitifs,
 Et comment jusqu'à nous viendraient leurs voix plaintives ?
 Les fidèles échos nous diraient leurs tourmens,

Et la tendre pitié ferait beaucoup d'amans ;
 On irait tristement au prochain ermitage ,
 Et l'amour , enchanté de ce pèlerinage ,
 Dans ces vastes déserts rétablirait ses lois ,
 Tant la douce pitié sur les cœurs a des droits.

Il nous ennuie nos jours par leur longueur,
 Et nous ennuie nos jours par leur longueur,

LETTRE XXII.

JE continue, belle Anaïs, l'examen commencé précédemment de plusieurs arbres de la vingt-troisième classe, appelée polygamie. L'érable, le frêne et le figuier, que j'ai cités déjà, sont à peu près les seuls de cette classe que vous ayez vus, et qui méritent votre attention. Le frêne se plaît dans les lieux frais, et s'élève majestueusement auprès des petites rivières, qu'il embellit de son feuillage; la mouche cantharide, employée, de temps immémorial, par la médecine, semble avoir choisi les rameaux du frêne, comme un asile de prédilection; les nuits sombres sont les plus favorables à la récolte de ces insectes si utiles, et si dangereux à la fois quand on abuse de ses qualités éminemment aphrodisiaques.

L'homme glacé par l'âge, oublié de Cythère,

En trompant la nature, imagine encor plaire;

Bercé d'un fol espoir au déclin des beaux jours,

Il sollicite en vain Cypris et les amours.

Dans sa rage éphémère , il voit la cantharide ,
 Qui , dans son sang , allume une flamme perfide ;
 Mais en vain protégé par ce secours trompeur ,
 Son désir est stérile et produit la douleur.

Malheureux , abusé par ce secours factice ,
 Un éclair de plaisir le mène au précipice ,
 Et bientôt accablé d'un bonheur passager ,
 Son partage est la honte , ainsi que le danger.

Il faut abandonner les plaisirs d'Idalie ,
 Quand la nature a dit de quitter la folie ;
 On a beau s'épuiser en regrets superflus ,

Le temps heureux d'aimer s'envole et ne vient plus....

Plus heureuse que nous , Anaïs , vous n'avez pas
 à redouter les désagrémens de l'âge ; car les grâces
 ne vieillissent jamais.

Mais le cœur , Anaïs , a le même avantage ;
 Quand l'amour alarmé sera glacé par l'âge ,
 Et que d'un vol rapide il voudra s'envoler ,
 L'amitié , par ses soins , viendra nous consoler.

Mais ne pensons pas à l'avenir , de manière
 répandre la tristesse sur les momens présents.

Agissez , je vous prie , avec plus de prudence ;
Hâtez-vous de calmer la vive impatience
De l'amant qui soupire après cet heureux jour
Où vous l'embellirez des roses de l'amour.

Toutes ces pensées m'arrêtent au milieu du chemin que je dois parcourir , comme des intervalles qui l'abrègent , et me délassent un instant. Je reviens , après ce repos , à l'érable et au figuier , qui seront le terme de notre entretien sur la polygamie.

Les figues naissent dans nos champs et dans nos jardins , et l'arbre qui les produit semble ne dépendre jamais des soins et de l'industrie de l'homme ; ses fruits se servent bien mûrs sur nos tables , et alors ils ont une saveur douce , sucrée , agréable , et légèrement huileuse. Le figuier remonte au temps de la création , puisqu'il était dans le jardin du paradis terrestre , et que ses feuilles servirent à cacher la nudité d'Adam et d'Eve , après leur péché.

Quel est donc ce péché que commit notre mère ,

Car je n'ai su jamais découvrir ce mystère ?

Sans doute , il devait être un des plus effrayans ,

Puisque Dieu le punit encor dans ses enfans.

Après l'avoir commis , pâle , triste , honteuse ,
 Eve prit du figuier la feuille raboteuse
 Pour cacher les appas que le serpent malin
 Présenta comme un fruit au pauvre genre humain ;
 Mais ce fruit , quel est-il , existe-t-il encore ?
 Je voudrais , je vous jure , amateur curieux ,
 Le goûter , le décrire , en repaitre mes yeux.

Lorsque j'en aurai connu les qualités et la saveur ,
 je m'empresserai de vous le dire ; j'ignore encore le
 lieu qui le voit naître , et la douceur qui le fait tant
 désirer.

Vous savez , Anaïs , qu'un modeste silence
 Doit être le maintien de la grande ignorance ;
 Aussi , jusqu'à ce que ce secret soit connu ,
 Je m'engage à garder un silence absolu.

L'érable dont j'ai à vous entretenir , renferme
 plusieurs espèces qui figurent très-agréablement dans
 les jardins , et offrent un bois utile à plusieurs arts.
 Cet arbre , également connu sous le nom de syc-
 more , faux platane ou érable blanc , se pare quel-
 quefois de feuilles panachées qui sont d'un vert
 obscur , rayé d'un blanc citrin et d'un vert clair ;

mais dans les feuilles récentes, ces raies ont presque la couleur de la rose. Rien de plus riant que la touffe de ces arbres, vue en dessous; la lumière joue mieux à travers le tissu transparent des panaches, qu'elle ne fait dans les feuilles uniformes; ainsi on jouit de l'éclat adouci des rayons solaires, sans éprouver leur chaleur; et la saison de l'été ne procurant que peu d'arbres fleuris dont on puisse orner les bosquets, l'érable panaché, imitant les fleurs par la couleur de ses feuilles, doit faire chérir sa culture pour embellir nos jardins. Quelques érables distillent une grande quantité de liqueur sucrée, qui fournit un sucre pareil à celui de canne; sous ce rapport surtout, il mérite d'être considéré. La médecine paraît l'avoir abandonné à l'agrément, quoique l'infusion de ses feuilles passe pour un bon remède contre le larmolement involontaire. C'est un titre de plus pour exciter nos hommages.

Le sucre, à mon avis, est d'un si grand mérite,
Qu'en cette occasion, il faut que je le cite:
L'arbre qui le produit exige des respects
Qui, de ma part surtout, ne sont jamais suspects.
Si l'on peut suppléer à ce sucre exotique

Qu'on achète à grands frais , venant de l'Amérique ,
 Ou devrait s'empressez de recueillir les fleurs
 De la plante indigène où coulent ces liqueurs.
 Qu'il serait doux , alors , de servir sur nos tables ,
 Le sucre raffiné produit par les érables !
 Ce café , j'en suis sûr , versé par votre main ,
 Nous ferait oublier le sucre Américain.

Je n'ose pas vous engager à soumettre à une opération chimique , les jolis érables qui ornent les bosquets de vos domaines , dans la crainte que vous n'éprouviez les mêmes résultats qu'un riche propriétaire qui voulut absolument avoir du sucre de son cru.

Il s'entoure d'abord de plusieurs botanistes ,
 De beaucoup d'amateurs et de savans chimistes ;
 En connaisseur habile , et plein de son sujet ,
 A la docte assemblée il vanta son projet.
 Vous , messieurs , leur dit-il , qui , dans les arts utiles ,
 Avez toujours prouvé que vous êtes habiles ,
 Je veux avoir l'honneur de vous entretenir
 Des moyens que votre art offre pour obtenir
 Du sucre raffiné des larmes de l'érable ;
 Ce projet est utile , il me semble admirable.

Comme vous pensez bien , l'amateur fut vanté ,

Ainsi que son projet , à l'unanimité.

On dresse des fourneaux suivant l'ordre chimique ;

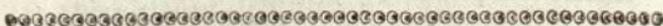
Avec impatience , on travaille , on fabrique ,

Et bientôt le succès , si rare , si flatteur ,

Récompensa les soins de l'heureux amateur.

Du sucre , il en voulait ; il en eut , je l'annonce ,

Qui ne coûta , dit-on , que cinquante francs l'once.



LETTRE XXIII.

LA vingt-quatrième classe du système de Linné , c'est-à-dire , la cryptogamie , renferme , belle Anaïs , toutes les plantes dont les fleurs sont invisibles , ou très-peu distinctes , dépourvues d'étamines , comme les mousses , les fougères , les lichens et les champignons.

Je veux , avant de vous entretenir de plusieurs de ces cryptogames , vous citer une plante de la vingt-troisième classe , dont les folioles se replient et se contractent par l'attouchement. La sensitive , qu'on appelle aussi pudique , est , en effet , l'image de la pudeur. L'air modeste et décent qui embellit toutes vos qualités , a rappelé à mon souvenir cette plante sensible , qui , dans le règne des végétaux , tient le rang que vous occupez dans le premier règne de la nature.

*Quand je vois Anaïs mise avec élégance ,
Unir à ses appas un ton plein de décence ,
Je crois que c'est un ange envoyé par les cieux.*

Anaïs voit mon trouble , et baisse ses beaux yeux :
Telle , dans nos jardins , paraît la sensitive ;
On l'approche , aussitôt une pudeur craintive
Lui fait pencher la tête , incliner les rameaux ,
Et semble fuir l'amour pour éviter ses maux.
Hélas ! qui le croirait qu'il fût si redoutable
Ce tendre et bel enfant né d'une mère aimable ?
On tremble à son aspect , on est saisi d'effroi ;
Il subjugué les cœurs et les maîtrise en roi.
Que son dard est cruel pour les simples mortelles ,
S'il ne respecte pas même les immortelles !
Aux dicux de l'empirée , il n'est pas étranger ;
Eux-mêmes ne sont pas à l'abri du danger.
Hélas ! si la décente et tendre sensitive ,
A la main qui l'approche échappe en fugitive ,
C'est pour être fidèle au Zéphire amoureux
Dont elle aime le souffle et les baisers heureux.
Elle ne connaît pas de la coquetterie ,
Les secrets , les détours et la supercherie ;
Elle a donné son cœur ; mais son fidèle amant
Est le seul qu'elle veuille écouter un moment.
Tendre et modeste fleur , qui , voulant toujours plaire
A ton charmant vainqueur , gardes avec mystère
Les tendres sentimens qui remplissent ton cœur ,
Que j'aime tes attraits ornés par la pudeur !

De l'aimable Anaïs, tel est le caractère ;
 Aux douceurs de l'amour serait-elle étrangère ?
 Oh ! non ; mais dites-lui l'état de votre cœur ,
 Aussitôt sur son teint éclate la rougeur ;
 Et si dans vos discours vous étiez téméraire ,
 Opposant à vos vœux une attitude fière ,
 Elle saurait venger votre témérité ,
 Et d'un noble courroux embellir sa beauté.

Vous voudriez, je gage, Anaïs, donner vous-même des soins à une plante qui jouit de la faculté de sentir, quoique la nature ait privé, en général, les végétaux de sensibilité, au moins appréciable; cette excitabilité de la sensitive est due, soit à de certaines conditions de la vie des végétaux, soit à une impression étrangère ou extérieure. Théophraste a vu près de Memphis, un arbre dont les feuilles paraissent sensibles au toucher; on a essayé bien des fois de donner une explication raisonnable d'un phénomène aussi curieux; des physiciens émerveillés ont attribué aux plantes une ame capable de sentir. Il y a des feuilles qui exercent des mouvemens qu'on ne peut attribuer qu'à une sensibilité qui leur est particulière; il est aisé de remarquer qu'elles n'ont pas, la nuit, la même position que le jour; les légu-

mineuses surtout offrent cet objet de curiosité à l'observateur.

La sensitive pudique est d'une sensibilité si exaltée, qu'il suffit de l'ombre d'un individu qui passe, pour la mettre en mouvement; on assure qu'elle est sujette, ainsi que l'homme, à l'influence des narcotiques; qu'elle perd sa sensibilité, et cesse ses mouvemens quand elle est soumise à l'irrigation d'une décoction d'opium.

La cryptogamie n'offre pas dans les individus de cette classe, cette vie, pour ainsi dire, qu'on est forcé de reconnaître dans les autres végétaux. Les champignons, par exemple, sont une masse souvent informe, qui semblent absolument privés de sensibilité: tels l'agaric du mélèze, l'agaric du chêne, l'orongé, l'oreillette et le rouget. L'agaric du mélèze est un végétal parasite privé de tige, présentant une masse irrégulière marquée de zones de diverses couleurs, dont les principales sont, le fauve, l'orangé et le brun. Ce végétal, employé quelquefois par les teinturiers pour teindre la soie en noir, a joui, parmi les anciens, d'une grande réputation dans l'art de guérir; il ne figure aujourd'hui que dans quelques préparations pharmaceutiques.

L'agaric du chêne que vous avez vu plusieurs fois, mérite plus d'égards et plus d'attention ; cette espèce de champignon est marqué de zones brunes et rougeâtres , et présente une consistance tenace et subéreuse ; on l'appelle aussi amadouvier , parce qu'il fournit l'amadou.

Sans jamais s'enflammer , cette écorce fidelle
Recueille de la pierre une vive étincelle ,
Qui , déchirant des nuits le voile ténébreux ,
Remplace , en un instant , la lumière des cieux.
Quelquefois à la ville , encor plus au village ,
Cette écorce est utile , et d'un grand avantage ,
Lorsqu'au sein des frimats , retournant au hameau ,
Le berger diligent invoque son flambeau.
Souvent sans l'amadou , l'on serait fort en peine :
Quand le phlébotomiste , en ouvrant une veine ,
Des sources de la vie a rompu les canaux ,
L'agaric sur la plaie en arrête les flots ;
Par ce moyen puissant , la mort même est trahie.
Tel guerrier généreux , prêt à rendre la vie ,
Aurait de ses exploits vu terminer le cours ,
S'il eût été privé d'un semblable secours.

LETTRE XXIV.

Vous connaissez encore dans cette classe, belle Anais, les mousses dont les feuilles radicales ou tiges filiformes, parent le tronc des vieux arbres, et tapissent les rochers qui sont rafraîchis par quelque source d'eau vive; les feuilles de ces végétaux, membrancuses, sessiles, sont si rapprochées, qu'elles peuvent offrir un lit de repos, quelquefois bien agréable après une longue promenade.

J'ai vu plus d'une fois la timide bergère
Assise mollement sur la mousse légère,
Quand le dieu du sommeil lui donnant le repos,
Sur ses yeux fatigués répandait ses payots,
Sur ce lit de verdure, elle avait auprès d'elle,
Les brebis qui paissaient sous la garde fidelle
D'un chien que son amant, à conduire un troupeau,
Dans le temps des frimats élevait au hameau.
Qu'il est doux le sommeil que l'on goûte au village!
Les grands n'ont pas toujours un semblable avantage:

La bergère dormait, et n'avait pour gardien
Que le souffle léger du Zéphire, et son chien....

Vous voyez, Anaïs, que la plante la plus commune n'est pas toujours indifférente, et que bien des occasions prouvent son utilité : j'ai vu la mousse employée comme un objet d'agrément, les dames en faire une parure pour les robes de bal, en garnir même leurs chapeaux comme les villageoises, et sous ce costume paraître aimables comme à la ville, mais ne sachant pas aimer comme aux champs.

Les fougères qui croissent abondamment dans les lieux incultes, sont d'un grand revenu pour ceux qui savent en ménager la récolte; on les coupe tous les trois ans, et les cendres qu'on en retire fournissent une matière vitrifiables aux verreries.

On dit que nous devons l'invention du verre
A de pauvres pêcheurs qui déclaraient la guerre
Aux habitans des eaux : le malheur des vaincus
Les exposait au feu, sur la braise étendus ;
Mais un jour ces pêcheurs, au bord de la rivière,
Dépourvus d'autre bois, allument la fougère ;
Ce feuillage bientôt produisit des charbons

Qui servirent de lit à l'aloze , aux goujons.
L'appétit des vainqueurs , à ce que j'imagine ,
Remplâça les façons d'une bonne cuisine.
On mange , on boit gâiment , abreuvé par l'eau fraîche
Du fleuve où l'on a fait une abondante pêche ;
On s'amuse et l'on rit : le repas d'un pêcheur
Est quelquefois plus gai que celui d'un seigneur.
Mais je reviens au fait : un hasard admirable
Fit qu'un de ces pêcheurs , regardant sur le sable ,
Aperçut dans la cendre un amas transparent ,
Qui , frappé du soleil , paraissait plus brillant.
A l'examen de l'art , la fougère soumise ,
Découvrit que son sel fournit par l'analyse
Une matière utile à différens emplois ,
Et l'on vit ces pêcheurs ennoblis pas les lois.
La noblesse devint la juste récompense
De ceux qui fabriquaient les gobelets en France ,
Et créés par le Roi , gentilshommes verriers ,
Leurs noms furent écrits sur tous les calendriers.
Voilà , belle Anaïs , du moins je l'imagine ,
De certains grands seigneurs la brillante origine ;
Je voudrais qu'un beau titre ornât seul la beauté ,
Et jamais votre rang ne serait contesté.
Sur ces noms maintenant , on a passé l'éponge ;

Si nous les rappelons, c'est comme d'un beau songe.
 Les nobles d'à présent sont plus que ces marquis
 Jadis qui savaient tout, sans avoir rien appris.
 Ce n'est pas, Anaïs, qu'ici de la noblesse
 Je veuille entretenir et charmer ma paresse;
 Je le dis franchement, ces titres glorieux,
 Bien moins que votre amour, me semblent précieux.

Je vous ai dit mille fois les mêmes choses, belle Anaïs; mais quand on aime, on se répète, sans songer que le devoir a le pas sur le plaisir. J'appelle un *un devoir*, celui qui, pour vous plaire, m'a fait livrer à l'étude de certaines plantes dont vous avez désiré que je décrivisse les caractères, et les classes où les ont rangées divers botanistes. J'ai suivi jusqu'à présent le système de Linné, qui se termine par la cryptogamie, et je continuerai mes entretiens avec vous, par l'examen du système de Tournefort. J'ai cité parmi les cryptogames, plusieurs champignons que l'on sert sur nos tables, comme l'oreillette et l'oronge, qui passent pour être les plus sains, et les meilleurs à manger.

Voici précisément la saison qui s'apprête
 A cueillir, dans les bois, l'oronge et l'oreillette.

L'intéressante oronge unit à sa beauté ,

La saveur , la finesse et la légèreté.

A la table des grands , l'oronge favorite

Est un mets que l'on sert cuit à la léchefrite ;

Dans le suc de l'olive , on trempe son chapeau ,

Et ce mets est alors aussi bon qu'il est beau.

L'oreillette grisâtre , autrement préparée ,

Jamais par sa couleur ne peut être adorée ;

Mais sa pulpe odorante a cent fois plus d'appas

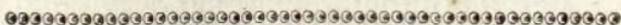
Que mille champignons qu'on voit dans ces climats.

De tous ces végétaux , que votre main discrète

Fasse le choix avant d'en faire la cueillette ;

On est souvent séduit par un masque trompeur ,

Et cet empressement peut causer la douleur.



LETTRE XXV.

Nous avons parcouru, belle Anaïs, les différentes classes du système de Linné, nous suivrons de la même manière la méthode de Tournefort. Si les lettres que j'ai eu le plaisir de vous adresser, vous ont offert la preuve que je n'étais pas un grand botaniste, elles vous ont montré le désir que j'ai de vous être agréable, en m'entretenant avec vous de la jolie science qui sied si bien à votre sexe.

Je ne connais les plantes que par mon goût pour elles, et je vous en ai parlé avec le même plaisir que j'ai eu à les observer dans la campagne; vous verrez dans les livres élémentaires, le développement des principes qui peuvent vous familiariser davantage avec elles, si vous désirez occuper votre esprit de cette charmante étude.

Si, pour aimer les fleurs, on était botaniste,
Bien des gens sans méthode embelliraient la liste

Des Plinc , des Linné , des Jussieu , des Rivin ,
De tous ceux , en un mot , qui , dans cet art divin
D'explorer la nature , ont une renommée
Comme Dioscoride , Adanson , Dodonée.
Je ne suis pas jaloux de leur célébrité ,
J'aspire seulement à plaire à la beauté.

Je vais cependant entrer dans quelques considérations générales sur l'organisation méthodique des végétaux ; j'essaierai ensuite de décrire chacune des classes qui constituent le système de *Tournefort*.

Nous ne nous sommes entretenus encore que des organes sexuels des fleurs ; il est essentiel de vous dire que la racine , la tige , la feuille et la fructification , tiennent à l'organisation méthodique de la plupart des plantes. La racine est située à la partie inférieure du végétal , et adhère ordinairement au sol ; cette racine est différente dans chaque plante , et prend un nom différent , mais toujours analogue à la forme qu'elle a reçue de la nature : vous m'entendez trop bien , pour qu'il soit nécessaire de porter plus loin cette explication.

Mais vraiment , diriez-vous , ce docteur imagine
Que je ne saurai pas distinguer la racine

Dont les rameaux nombreux sont liés en faisceau ,
 D'avec celle qui prend la forme d'un fuseau.

Les racines prennent le nom de fibreuse , de chevelue , de palmée ou digitée , selon leur forme , et ces noms se présentant naturellement à l'esprit , ce serait douter de la sagacité du vôtre , que d'entreprendre une explication ultérieure à cet égard.

Les tiges sont la partie des plantes qui sort du collet de la racine , et qui s'élève au-dessus de la surface de la terre ; on nomme tronc la tige des arbres et des arbrisseaux , et stipe , le support des plantes cryptogames , comme les champignons. La différence du sol et du climat varient singulièrement dans les arbres de même espèce.

Pline dit qu'un consul voyageant en Lycie ,
 Au milieu des déserts fut atteint par la pluie ,
 Et dans l'affreuse nuit se trouva fort heureux
 De souper et dormir dans un platane creux ;
 Mais il n'était pas seul dans cette conjoncture ,
 Vingt et un de sa suite attestent l'aventure ,
 Et tous , dans le même arbre , attendirent la fin
 Du terrible ouragan qui suspendit leur train.

On raconte encore qu'il y avait sur le mont *Ætna*, un châtaignier creux d'une grosseur telle, qu'un berger et un nombreux troupeau pouvaient s'y loger; le berger allumait du feu pour faire cuire les châtaignes, et coupait sur l'arbre le bois nécessaire pour l'alimenter.

Ce berger malheureux, trahi par sa bergère,
Voulut apparemment fuir la nature entière,
Et dans son désespoir, brisant son chalumeau,
Résolus de mourir au milieu du troupeau.
Ma foi, je ne sais pas s'il faut que je le plaigne,
Il avait pour diner le lait et la châtaigne.
Pensez-vous qu'un poète irait dormir content,
Si toujours, pour souper, il en avait autant?
Eloigné des jaloux, dans cette solitude,
Qu'eût voulu ce berger? Conserver l'habitude
D'être auprès de sa belle, et de jouir toujours
Des tendres sentimens qu'inspirent les amours....
Il avait bien raison; à ce prix, cet asile
Eût été préférable au séjour de la ville;
Une douce compagne, un docile troupeau,
Sans doute auraient valu le palais le plus beau;
Mais, hélas! oublié de l'ingrate Colette,

Il n'était pas heureux dans son humble retraite ;
 En fuyant son ingrate , il croyait fuir l'amour ;
 L'amour le poursuit jusque dans ce séjour.
 Ce berger malheureux était dans la démence ;
 Il osait fuir l'amour et braver sa puissance !
 Sans doute il ignorait qu'il n'existe aucun lieu
 Où l'on puisse éviter le courroux de ce dieu.

C'est-à-dire , en prose meilleure que ces vers ,
qu'il est impossible à l'homme d'en triompher. Mainte-
 nant que nous sommes d'accord sur ce point , je
 reviens aux feuilles des plantes , qui sont une partie
 essentielle de leur organisation.

Les feuilles méritent , à bien des égards , de fixer
 notre attention ; leur naissance annonce le retour du
 printemps et le renouvellement de la nature. Les
 feuilles ont toujours des surfaces différentes ; la supé-
 rieure est ordinairement plus lisse , plus ferme , plus
 vernissée , et l'inférieure plus terne et moins serrée.
 Elles sont attachées à la plante par une espèce de
 queue nommée pétiole ; on les nomme sessiles quand
 elles sont privées de ce support ; elles prennent un
 nom analogue à leur forme , et à la manière dont
 elles sont insérées sur la tige. Le vert est la couleur

ordinaire de toutes les feuilles ; la lumière exerce sur elles une action qui leur donne cette couleur ; elles seraient blanches , si elles ne jouissaient pas de la clarté , comme le céleri , la laitue , et autres plantes qu'on élève à l'ombre pour en diminuer l'amertume , ou en augmenter la saveur. On a observé que les plantes dont les feuilles sont d'une couleur terne et livide , sont presque toujours vénéneuses ; les noms que l'on donne à la forme des feuilles , sont en si grand nombre , qu'ils ne peuvent raisonnablement trouver place dans cette lettre ; la lecture des livres élémentaires et quelques exemples , vous apprendront bientôt cette nomenclature.

LETTRE XXVI.

J'ai déjà cité, belle Anaïs, dans mes précédens entretiens, les différentes parties qui composent les organes sexuels des plantes; je me livre au plaisir de vous en parler encore, pour expliquer, avec plus de soin, celui qu'a pris la nature, en donnant à chaque partie de ces organes des fonctions qui les rendent habiles au grand œuvre de la reproduction. L'amour animant tout ce qui existe, belle Anaïs, les fleurs ont, comme nous, le désir de goûter les douceurs de l'hymen: n' imaginez pas que leur mariage soit sans pompe et sans éclat; la nature, au contraire, a préparé, pour le célébrer, le plus brillant appareil. C'est à la chaleur bienfaisante de l'astre du jour, que les fragiles organes des végétaux prennent une vie nouvelle, et qu'un doux rapprochement va couronner les nouveaux feux dont ils sont animés; la nuit semble les rendre insensibles, et la mort, ou le sommeil qui en est l'image, paraît

les envelopper quand Phébus a disparu. Dans le monde, on croit qu'une fête n'est pas brillante quand elle n'est pas célébrée à la lueur des flambeaux : comme si la vanité n'était satisfaite qu'en faisant rivaliser une lumière éphémère et factice, avec l'étonnante clarté du soleil ! Les fleurs, plus sages que les hommes, ne suivent que les lois de la nature, qui ne les trompe jamais ; leur bonheur réside en elles-mêmes ; la durée et l'époque en sont fixées, et quoique cette règle soit invariable et sûre, ces tendres fleurs ne laissent pas de témoigner l'impatience qu'elles ont de s'unir : au temps heureux de leur mariage, le calice devient le lit nuptial ; l'étamine est l'époux, et la corolle est le rideau qui cache modestement le pistil lorsqu'il est appelé, par la nature, aux douces fonctions de mère....

La fleur s'épanouit au flambeau de l'aurore,
Brûlante de s'unir à l'époux qu'elle adore :
Les premiers feux du jour excitent les amans
A chercher le bonheur dans leurs embrassemens.
La couche est déjà prête, et c'est dans le calice
Qu'à l'amour ces époux vont faire un sacrifice ;
Dans ce lit nuptial, l'hymen tient le flambeau,

Et sur eux la corolle étendra le rideau...
 C'est alors que l'amour et sa troupe enfantine,
 Allument le désir de la tendre étamine,
 Et l'amoureux pistil, de ses feux consumé,
 Embrasse avec ardeur l'époux qui l'a charmé;
 Un doux ravissement épanouit l'anthère,
 Qui porte un feu divin au centre de l'ovaire,
 Et déjà dans son sein brûlant de volupté,
 La fleur assure un gage à la postérité....

L'étamine est composée du filet, et de l'anthère qui contient le pollen, ou poussière ordinairement jaune; et le pistil, situé au centre de la fleur, est composé du style et du stigmate qui reçoit la substance fécondante, et de l'ovaire qui en est féconde, soit par contact ou sans contact. Dans le palmier, par exemple, et le saule dont les sexes sont éloignés, le mâle abandonne les principes de fécondation aux zéphyrs, qui les portent légèrement dans le sein de l'épouse où ils doivent se fixer: c'est ainsi que s'opère la fécondation sans contact.

Pour moi, je n'aime pas un semblable message;
 Il est plus doux de voir celle qui nous engage,

Et je suis décidé, c'est mon intention,
De n'avoir pas d'enfans par procuration.
Convendez que la rose et la fraise amoureuses,
A la saison d'aimer seraient bien malheureuses,
Si leurs tendres époux, dispersés dans les champs,
Ne pouvaient en jouir sans le secours des vents.
Hélas ! s'il faut attendre un souffle du Zéphire,
Pour prouver son amour à l'époux qu'on désire,
Certes, aimables fleurs, je ne vous plaindrais pas,
Si du sein du plaisir, vous passiez au trépas !
Hélas ! qu'il est cruel, quand on est adorée,
D'être soumise au gré d'Eole et de Borée,
Et de voir son époux, altéré de désir,
Implorer la faveur d'un inconstant zéphyr !
Rose, de la nature aimable favorite,
Je vous aime bien mieux heureuse hermaphrodite ;
A vos nombreux époux vous donnez tour à tour,
La couronne et le prix qu'a mérités l'amour.

La réunion des sexes étant, en général, le caractère des plantes, la fécondation a lieu presque toujours par contact.

Comment vous expliquerai-je, belle Anaïs, les moyens qu'emploie la nature pour célébrer ainsi le mariage des fleurs ?

Eh ! quoi , vous rougissez ? Votre ame , belle et pure ,
 Ne peut-elle écouter la voix de la nature ?
 Votre pudeur s'alarme , et craint que votre amant
 Qui sent trop le plaisir , ne vous donne un tourment.
 Ne baissez plus les yeux ; une gaze légère
 Couvrira désormais ce séduisant mystère ,
 Et si l'amour se montre à travers le rideau ,
 Je m'engage , Anaïs , à cacher son flambeau....

Vous avez vu comment les zéphyrz complaisans
 s'acquittaient de leur mission délicate auprès de
 l'épouse dont l'époux était éloigné ; vous déplairai-
 je , en vous disant encore qu'il est plus doux de
 remplir cette mission soi-même ?

Voilà le vrai moyen d'être heureux en ménage ;
 Vous approuvez , je crois , ce respectable usage.
 Deux époux séparés par un injuste sort ,
 Pour finir leur douleur , n'attendent que la mort ;
 Mais quand ils sont unis par une tendre chaîne ,
 Qu'ils sont toujours ensemble , exempts de toute peine ,
 Ils vivent sans orage , et bravant le malheur ,
 Enchantés l'un de l'autre , ils goûtent le bonheur....
 Ce tableau du bonheur vous a-t-il offensée ?
 Oh ! non , belle Anaïs , ce n'est pas ma pensée :

Je connais votre cœur ; un sentiment si doux
Pourrait-il Palarmier et le mettre en courroux ?
Je renouvelle ici le serment , sur mon ame ,
D'avoir toujours pour vous même cœur , même flamme ;
Au joug de l'hyménée , assujettis tous deux ,
Nous passerons enfin les jours les plus heureux.
Serait-ce vivre , hélas ! sans la douce espérance
De mettre un jour le comble à notre jouissance ,
Et d'entendre citer la constante Anaïs ,
Comme l'on cite encor Philémon et Baucis ?
On dit que ces époux , accablés de vieillesse ,
Comme aux jours du printemps se prouvaient leur tendresse ;
Que le vieux Philémon , encor voluptueux ,
Au milieu des hivers brûlait de tendres feux.
Sa femme lui donnant caresse pour caresse ,
Se livrait , à cent ans , à l'amoureuse ivresse ,
Et son cœur centenaire , animé par l'amour ,
Sut fixer ce dieu même à son char sans retour.
Il faut en convenir , un tel exemple est rare ;
De belles de cent ans , la nature est avare ;
Cependant , Anaïs , je pourrais vous nommer
La fameuse Ninon , qui sut se faire aimer
En dépit de ses ans qui passaient vingt fois quatre.
A cette épicurienne , on vit un sein d'albâtre ,



192 LETTRES A ANAÏS , SUR LA BOTANIQUE.

S'arrondir sous la main de son heureux amant ;
Qui n'apaisa qu'alors son amoureux tourment.
A cet âge , Anaïs , vous saurez encor plaire ;
Oui , si j'en crois l'amour dont vous êtes la mère ,
Vous brillerez encor des plus belles couleurs ,
Et ce dieu suppliant attendra vos faveurs....

J'espère , Anaïs , que vous pardonnerez cette longue
lettre en faveur des longues années , et des plaisirs
constans dont l'amour favorisa ces belles ; on dira
peut-être un jour : Anaïs vécut quatre-vingts ans ,
et fut toujours heureuse....

FIN DU PREMIER TOME.



